

## La grande mosquée d'Agadez

In: Journal des africanistes. 1984, tome 54 fascicule 1. pp. 5-40.

### Résumé

Résumé La collecte de données métrologiques élémentaires, associée à la critique des textes disponibles et des traditions recueillies<sup>a</sup> a permis de relayer une étude archéologique impossible à mettre en œuvre, et de faire apparaître le schéma évolutif de la grande mosquée d'Agadez, dans lequel les deux étapes principales dateraient de la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle et du premier quart du XVI<sup>e</sup> siècle. A une forte originalité architecturale locale (Azelik- Takadda et Air) semble s'ajouter une influence ibadite, sans référence notable aux édifices maliens .

### Abstract

Abstract The gathering of some elementary metric data connected with the available textual criticism and the collected traditions have to some extent served as substitute for an archaeological study which is impossible to undertake. This method has rendered possible the reconstruction of the evolution of the main Agadez mosque ; in such a diagram, the two main periods would date from the first middle of the fifteenth century and from the first quarter of the sixteenth century. Beside some strong local architectural features, an ibadite influence may be seen, without any worthy reference to the malian edifices.

---

Citer ce document / Cite this document :

Cressier Patrice, Bernus Suzanne. La grande mosquée d'Agadez. In: Journal des africanistes. 1984, tome 54 fascicule 1. pp. 5-40.

doi : 10.3406/jafr.1984.2052

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/jafr\\_0399-0346\\_1984\\_num\\_54\\_1\\_2052](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/jafr_0399-0346_1984_num_54_1_2052)

---

PATRICE CRESSIER & SUZANNE BERNUS

## LA GRANDE MOSQUÉE D'AGADEV : ARCHITECTURE ET HISTOIRE \*

Cette première recherche sur la grande mosquée d'Agadez n'avait d'abord été envisagée par l'équipe du Programme Archéologique d'Urgence qu'en tant que collecte des éléments comparatifs indispensables à l'étude des mosquées ruinées d'Azelik-Takadda et d'autres sites de la région dont les plans venaient d'être reconstitués<sup>1</sup>.

Cependant, devant l'intérêt et la complexité du monument, devant aussi la quasi absence de travaux monographiques concernant l'architecture religieuse du Sud du Sahara et les a priori scientifiques circulant sur celle-ci, la nécessité d'une approche plus complète nous est apparue. Cet article en présente les premiers résultats<sup>2</sup>.

### *Données de l'histoire et des traditions*

Il n'est pas possible dans l'espace imparti de résumer, même à grands traits, l'histoire d'Agadez et de sa région<sup>3</sup>, dont l'événement clef (pour ce qui nous concerne ici) consiste en la fondation du sultanat, au tout début du XV<sup>e</sup>me s., par les Sandal, l'une des premières arrivées des grandes confédérations touarègues.

\* Ce travail a déjà fait l'objet d'une conférence à la Société des Africanistes, le 12 mai 1982 (développement de celle présentée à l'Instituto Hispano Arabe de Cultura de Madrid, le 3 février 1982 : *Arquitectura religiosa en Aïr - Niger*), dont un résumé a été publié : P. Cressier, 1982.

1. Programme Archéologique d'Urgence 1977-1981 (P.A.U.), 1983 et P.A.U., 1985. De 1977 à 1985 les auteurs ont participé à un programme d'inventaire régional des sites archéologiques. Leur contribution a porté essentiellement sur les sites d'époque médiévale dont Azelik est le plus important.

2. Nous tenons à remercier ici très sincèrement Son Excellence Ibrahim Umaru, sultan de l'Aïr, ainsi que l'imām Hamma Ahar et ses adjoints, l'alqali d'Agadez Sidi Alamin, le conseiller des affaires commerciales du sultan Azawa Suleyman et le chef de la corporation des maçons, Hamma dan Ahmad Mallam, pour l'aide qu'ils nous ont apportée.

3. On verra avec profit A. Adamou, 1979, mais aussi S. Bernus, 1972, H. T. Norris, 1975, H. Lhote, 1975, H. Lhote - S. Bernus, 1985. D'autre part M. Djibo Hamani achève en ce moment une thèse traitant de l'histoire du sultanat de l'Aïr qui apportera sans aucun doute une somme de données nouvelles. *Cette thèse vient d'être soutenue (mars 1985) sous le titre : «Au carrefour du Soudan et de la Berbérie : le sultanat touareg de l'Ayar», 2 vol., 1035 p. multigr., devant l'Université de Paris I. Il n'a malheureusement pas été possible d'en tenir compte, le présent article étant déjà au stade des épreuves.*

Cette étape correspond à une disparition quasi totale des points urbanisés pré-existants dans la région, où devaient se maintenir encore fortes des populations autochtones noires parlant une langue apparentée au songhay.

S'il y a bien hiatus politique, et sans doute économique (S. Bernus et P. Gouletquer, 1976), Agadez prend en partie la relève de ces centres d'échanges commerciaux, culturels et religieux entre l'Est et l'Ouest (de l'Égypte à l'actuel Mali), le Nord et le Sud (du Mzab et du Fezzan à l'actuel Nigeria).

L'histoire de la grande mosquée d'Agadez (photo 1) est, en ce qui la concerne, étroitement liée à celle de la ville et sans doute aurons-nous à mettre en relation les vicissitudes de cette dernière avec les étapes architecturales reconnues dans le monument. Mais cette histoire est malheureusement fort lacunaire et il serait plus juste de parler d'un ensemble de traditions historiques.

Remarquons d'abord que Jean-Léon l'Africain (A. Epaulard, 1956 : 473-474), visitant la ville à la fin du XV<sup>ème</sup> s., ne mentionne pas la grande mosquée. Pourtant, les «Chroniques d'Agadez» sont formelles : les «tribus du privilège et du pacte» ont construit le palais du sultan devant la mosquée djami d'Agadez (Y. Urvoy, 1934 : 154). Cela se passait entre 1430 et 1449, puisque l'installation du sultanat dans la ville date du règne d'Ilisawan, dit al-Fakhi<sup>4</sup>. Il faut penser qu'alors la mosquée était un monument moins important qu'aujourd'hui pour que J.-L. l'Africain n'ait pas pris le soin de la mentionner.

D'ailleurs, la majeure partie des traditions attribue la construction de la grande mosquée à un saint homme nommé Zakariyā<sup>5</sup> b. 'Abdullāh, dont l'origine est controversée.

H.T. Norris (1975 : 73) se fait l'écho d'une origine orientale de Zakariyā<sup>6</sup>. Celui-ci serait venu de Bagdad durant le règne de Muḥammad al-'Adil (qui régna, nous le verrons plus en détail, conjointement avec son frère de 1502 à 1515), ou d'un de ses successeurs au milieu du XVI<sup>ème</sup> s.

Installé d'abord dans une maison à l'écart de la ville, à Inabambaghi<sup>5</sup>, il y faisait preuve d'une grande piété. Le sultan, averti, vint le prier lui-même de se rendre à la ville et l'autorisa à construire une mosquée<sup>6</sup>. Le saint

4. A. Adamou, 1979 : 50 ; H. T. Norris, 1975 : 89 ; ce dernier auteur nomme ce sultan al-Hājj Alisaw b. Taggagi.

5. En 1980 l'on montre encore sur le site de In Abanbarey, à 9 km à l'Ouest d'Agadez, en bordure du Telwa, de gros blocs rocheux portant des gravures en tiffinagh et qui auraient été l'ermitage de Zakariyā<sup>7</sup>. Deux rochers séparés par une faille étroite indiqueraient la direction de Bagdad dont Zakariyā<sup>7</sup> aurait construit la mosquée ; voir Programme Archéologique d'Urgence 1977-1981 1983 : 100 (site AG 120).

6. Voici la version de l'arrivée de Zakariyā<sup>7</sup> que nous a rapportée l'alqali Sidi d'Agadez : «Ceci se passait sous le règne du sultan Dabsi, fils de Zudal. Un captif de ce sultan a entendu la prière de Zakariyā<sup>7</sup>, et a prévenu son maître. Celui-ci n'a pas voulu le croire. Le captif a dit que c'était vrai qu'il avait entendu trois fois le salam de la prière. Alors le sultan a dit qu'il allait venir lui-même pour voir. Il est venu mais il n'a trouvé personne. Tous les gens d'Agadez étaient venus avec lui pour se rendre compte. Le sultan a dit «Au nom de Dieu, ce n'est pas pour faire du mal que je suis venu mais pour que tu travailles avec nous». Alors Zakariyā<sup>7</sup> est sorti de la brousse, et il est venu saluer le sultan. Celui-ci est descendu de cheval et l'a donné au saint homme. On l'a ramené à Agadez et on lui a donné une maison. Le sultan lui a donné sa fille en mariage, nommée Zeilenatu.

accepta, précisant qu'il fallait pour cela des matériaux offerts par les croyants. Le sultan ne suivit pas ce conseil et la mosquée s'écroula avant d'être totalement terminée. Une seconde tentative, n'utilisant que de la main d'œuvre volontaire et des matériaux donnés en offrande, aboutit et la mosquée fut terminée vers 1531 ou 1550<sup>7</sup>.

A. Adamou (1979 : 60), rapporte deux autres versions. Selon la première Zakariyā' serait né vers 1480 à Ghadamès dans le Fezzan. Il serait arrivé dans la région vers 1530 et se serait installé à Inabamban dans une grotte où le bruit des récipients accompagnant ses ablutions l'aurait fait remarquer des nomades qui auraient averti le sultan. Celui-ci aurait dû recourir à la force pour le faire venir à Agadez<sup>8</sup>.

Zakariyā' choisit un emplacement<sup>9</sup> qu'il dut déboiser car il était hanté par les génies<sup>10</sup>. L'épisode de l'écroulement du bâtiment en cours de travaux se retrouve alors, et pour les mêmes raisons, mais il y aurait eu deux essais avant la réussite définitive et donc trois minarets<sup>11</sup>. Zakariyā' aurait travaillé la nuit et se serait reposé le jour<sup>12</sup>.

Alors Zakariyā'a dit qu'il avait construit la mosquée de Baghdad, et qu'il allait en construire une à Agadez : d'ailleurs il avait déjà construit celle de Gao. Il a commencé le travail et ne s'est pas arrêté jusqu'à la fin (on voit encore la trace de la main de Zakariyā' sur l'un des murs de la mosquée, que l'on ne crépit pas, à l'intérieur de la cour).

Avec la fille du sultan, il habitait tout près de la mosquée de Tende qu'il avait également construite. Depuis ce temps-là, tous les sultans entretiennent cette maison et cette mosquée qui leur appartiennent. C'est dans cette maison en particulier que se célèbre tous les ans la fête du Tende, dix jours après celle du Mulud. Les intestins des moutons sacrifiés pour le Mulud sont mangés à cette occasion dans la maison de Zakariyā', où toutes les femmes de la maison du sultan viennent faire la cuisine pour ensuite prier à la mosquée de Tende».

Remarquons que dans cette version, au contraire de celles rapportées par A. Adamou (1979 : 60) Zakariyā' est marié et non célibataire. Enfin, différentes traditions recueillies confondent Ngib (cf. infra, note 26) et Zakariyā', précisant qu'après leur mort une chamelle blanche fut substituée à leurs cadavres.

7. H.T. Norris, 1975 : 73. L'auteur ne donne pas l'origine de la précision chronologique qu'il fournit.

8. Une variante fait constater sa présence par des femmes récoltant du bois mort à Marmoro, non loin de la ville. Informé le sultan le fit venir à son palais : A. Adamou, 1979 : 60.

9. Selon une tradition qui nous a été rapportée en janvier 1981, cet emplacement aurait été déterminé par le jet de son bâton par Zakariyā' à partir de son ermitage d'In Abambarey. Le bâton aurait rebondi à l'endroit où sera construit plus tard le palais des sultans jumeaux, puis se serait immobilisé à celui où fut édifiée la mosquée. Cette version sous-entend la venue de Zakariyā' avant 1502-1515, époque du règne de ces sultans.

10. Nous retrouverons à plusieurs reprises l'importance du rôle joué par les génies dans l'histoire de la mosquée d'Agadez.

11. Adamou (1979 : 60, n. 2), situe le troisième non loin de l'ancien bâtiment de la C.N.F., et mentionne une tradition selon laquelle trois minarets auraient été achevés et qu'un quatrième existerait dans le quartier Tirjiman.

En réalité, les traces de ce troisième minaret sont celles attribuées par d'autres traditions à une première mosquée du vendredi, antérieure au monument que nous étudions ici. Cette toute première mosquée aurait été construite par les Itesen, et l'on ne sait si elle avait comporté un minaret. L'emplacement est de toutes façons trop éloigné de l'actuelle grande mosquée pour lui être rattaché. Enfin il n'est pas possible de prendre en considération l'hypothèse d'un quatrième minaret, ne serait-ce que par sa localisation à l'autre bout de la ville.

12. Les travaux auraient, lors du dernier essai, été menés à bien en une seule nuit, si l'on en croit l'une des versions qui nous ont été rapportées.

Enfin, la seconde des traditions rapportées par A. Adamou (1979 : 60), diverge fondamentalement des deux précédentes : Zakariyā' serait venu à Agadez non plus de l'Est mais de l'Ouest, en compagnie d'Askia Muḥammad. L'auteur la croit la plus vraisemblable des trois versions de la venue de Zakariyā', de par la ressemblance de la mosquée d'Agadez avec celles du Mali<sup>13</sup>. Mais les datations auxquelles nous aboutissons par ailleurs pour les mosquées détruites d'Azelik-Takadda<sup>14</sup> enlèvent tout poids à l'argument. En tout état de cause, il faudrait alors replacer l'arrivée de ce saint bâtisseur soit vers 1500, premier passage de l'Askia Muḥammad lors de son pèlerinage à la Mecque (mais seule l'occupation de l'Ouest de la région avait alors eu lieu), soit, plus vraisemblablement, en 1514-1515 qui vit la reddition des sultans jumeaux et le tribut payé à l'empire songhay par le sultanat d'Agadez. D'autre part, cette version ne diffère pas des précédentes en ce qui concerne l'épisode de la construction proprement dite<sup>15</sup>.

Nous n'avons plus de renseignement ensuite sur la mosquée jusqu'à Henri Barth, géographe allemand qui, séjournant dans la ville au milieu du XIX<sup>ème</sup> s., voit la mosquée telle qu'elle existe actuellement mais trouve encore l'ancien minaret s'élevant à une hauteur considérable, tandis que le minaret actuel venait d'être terminé (ou restauré) depuis six ans seulement (S. Bernus, 1972 : 130). Pour H. T. Norris, cependant, reprenant ces données avec celles des «chroniques d'Agadez», c'est en août 1847 que le minaret aurait été reconstruit, par le sultan 'Abd al-Qādir (H.T. Norris, 1975 : 74).

Il est bien difficile de conclure précisément à partir de l'ensemble de ces données, dont une grande partie est de toute évidence de caractère symbolique. Il est possible pourtant d'avancer les hypothèses suivantes : un premier monument existe dès 1450, et peut-être avant, suffisamment grand pour être mosquée du vendredi (si l'on en croit les «chroniques d'Agadez»), mais sans doute sans minaret (ce qui justifierait le silence de J.-L. l'Africain). Plus tard, vers 1515 ou vers 1530, selon la version retenue de la vie de Zakariyā', ce monument initial aurait été reconstruit ou agrandi par celui-ci et le premier minaret aurait été élevé<sup>16</sup>. Enfin, après sans doute d'autres modifications, qui n'ont pas laissé de trace dans la tradition au cours des trois siècles qui suivent, une reconstruction du minaret aurait eu lieu en 1844 ou 1847.

13. Cette ressemblance explique peut-être qu'en 1981 l'*alqali* d'Agadez faisait de Zakariyā' le constructeur de la mosquée de Gao.

14. Voir l'étude des mosquées d'Azelik-Takadda : P.A.U., 1985.

15. Nous verrons plus loin que la mosquée garde bien la trace d'au moins deux minarets successifs, le plus ancien, réduit à l'état de ruine, est cependant régulièrement entretenu en marque de respect pour Zakariyā'.

16. F. Rodd, 1926 : 256-257, se fait, pour sa part, l'écho d'une chronologie relative des mosquées de l'Air : celle d'Agadez aurait été édifiée vers 950, 40 ans après celle d'Assodé (elle-même venant 100 ans après celle de Tefis et 50 après celle de Tintaghoda). Elle aurait été offerte comme présent au second sultan par les tribus touarègues (mais s'agit-il du deuxième sultan régnant, vers 1425, ou du deuxième installé à Agadez, vers 1516 ?). Il rejette à juste titre une date aussi haute, ne correspondant ni aux connaissances que l'on a de l'évolution du peuplement touareg, ni à celles de l'implantation de l'Islam ; mais il retient comme possible la construction au tout début de la constitution du sultanat d'Agadez. Nous n'avons trouvé, quant à nous, aucune trace de cette tradition dans nos enquêtes. Mais l'érosion de la tradition orale nous paraît aussi forte que rapide depuis l'époque de F. Rodd.

Il reste à confronter ces hypothèses à la réalité architecturale du monument qui est finalement le seul document tangible en notre possession.

### *Etude du monument*

#### *Les matériaux :*

Nous dirons d'abord quelques mots des matériaux utilisés. Ceux-ci sont simples et en nombre limité. Ce sont essentiellement la terre crue, appelée localement *banco*<sup>17</sup>, la pierre (en faible quantité) et le bois.

Si le crépissage actuel de l'ensemble du monument ne permet pas de vérifier l'appareil des murs en détail, l'observation du minaret ruiné de l'Ouest (photo 1), les comparaisons avec des constructions d'époque voisine (site d'Azelik-Takadda, «palais des jumeaux» à la périphérie de la ville, etc.) et surtout l'enquête menée auprès du chef de la corporation des maçons d'Agadez, nous ont donné des informations suffisantes<sup>18</sup>.

#### ● *La pierre :*

La pierre n'est utilisée, sous forme de moellons grossiers, que pour la base des murs et surtout leurs fondations. La profondeur de celles-ci va jusqu'au-dessus du genou du maçon (*sowo kobri kafa* : profondeur de l'os de la jambe). Des massifs de pierre beaucoup plus importants existent, enfin, dans les minarets dont ils constituent la base et le noyau (photo 1).

#### ● *La terre :*

a. le *banco*. Toutes les élévations des murs étaient bâtis en boules de *banco* (*tubali*) dont le diamètre est celui «d'une tête d'homme» (une vingtaine de centimètres). A l'heure actuelle on n'utilise plus que des briques parallélépipédiques de *banco* moulé. Ces boules étaient disposées en lits successifs séparés par des niveaux de mortier de terre (*laka n gini*), l'épaisseur du mur obtenu étant de trois à cinq boules.

Il est peut-être bon de donner quelques précisions sur cette fabrication des boules de *banco*, telle qu'elle nous est décrite par Hamma dan Akhmad Mallam. Dans un bassin de terre un peu surélevé par rapport au niveau du sol,

17. Une vision très complète des techniques de construction de terre crue au Sud du Sahara (mais principalement centrée sur la région de Djenné - Mali) et du vocabulaire qui leur est lié est donnée par L. Prussin, 1968 et surtout L. Prussin, 1973.

18. S. Bernus a recueilli, en janvier 1981, la plupart des renseignements sur les modes de construction et le vocabulaire architectural de la mosquée d'Agadez auprès de Hamma dan Ahmad Mallam, chef des maçons d'Agadez (*sarki n mai gina*), âgé de plus de quatre-vingt ans (il avait vingt ans au moment de la guerre de Kaosan). C'est lui qui procédait encore aux réparations et réfections de la mosquée chaque année après l'hivernage. Bien que considéré comme agadésien de vieille souche, l'informateur s'exprimait en hausa. La totalité du vocabulaire relatif à la construction actuellement utilisé est d'origine hausa et son introduction sans doute tardive.

on mélange avec de l'eau la terre extraite de la « bancotière »<sup>19</sup> (celle de la mare de Kacio près du marché de Tamalakoy est considérée comme fournissant le matériau de meilleure qualité). Ce sont les femmes qui apportent l'eau (de mare) dans des « canaris » (jarres). Argile et eau étaient malaxées par les maçons de façon à former une boue très liquide. On ajoutait ensuite, éventuellement, les déjections animales séchées et écrasées (bouse ou crottin : *taaki*), qui « boivent » l'eau, puis l'herbe et la paille (*haki, cawa*). Après avoir laissé reposer une journée, on rajoutait de l'eau et l'on malaxait à nouveau. On répétait l'opération le troisième jour. Les boules de banco étaient alors façonnées, puis mises à sécher deux jours durant. Au troisième jour (sixième depuis le début du processus) elles étaient utilisables et transportées à dos de chameau de la « bancotière » au chantier. On s'arrangeait pour confectionner dès le début des travaux la quantité nécessaire à l'ouvrage projeté.

b. *Les crépis*. Le crépissage extérieur se refait tous les deux ans environ. Le banco utilisé pour le crépi (*lakam shafi*) ne doit pas être trop liquide. Il se compose d'un mélange de terre, de paille et de divers déchets, surtout céramiques, qui lui donnent une meilleure résistance (photo 2). Les excréments de bétail séchés ne sont pas incorporés au crépi destiné aux bâtiments religieux. Le finissage se fait par application de la dernière couche en demi-cercles successifs, bien marqués par les doigts du maçon (*zane ya susi* : marques des doigts).

c. *Le sol des terrasses*. Au-dessus du plafond proprement dit est étendue une couche de banco compacté d'une dizaine de centimètres d'épaisseur. En cas de fuite, la réparation se fait avec un mélange de terre et de poils d'animaux (crin de cheval, poil de chèvre ou de vache) qui favorise l'étanchéité. Une réfection totale est faite tous les dix ans environ.

● *Le bois* :

Le bois est utilisé non équarri pour les linteaux des ouvertures, portes ou baies, pour les chevrons et poutres des plafonds et en saillie hors du minaret pour en permettre l'entretien.

Les plafonds de la mosquée sont faits de poutres (*aagulla*) en troncs de palmier-doum (*Hyphaene thebaica*) au-dessus desquelles sont entrecroisés des chevrons, de palmier-doum également ou de branches de *tunfafia* (*Calotropis procera*) (*zani tunfafia, ado tunfafia*), enfin des nattes disposées sur l'ensemble (*taberma*) (photo 3). Depuis une époque récente, celles-ci reposent d'ailleurs directement sur les poutres.

19. A Agadez, comme dans toutes les villes soudanaises construites en terre crue, la matière première était extraite de carrières d'argile ouvertes sur place, appelées « bancotières » en français colonial. Celles-ci recueillaient de plus l'eau de pluie pendant l'hivernage. et les mares ainsi constituées persistaient jusqu'à la fin de la saison froide (janvier-février selon les années) et alimentaient partiellement en eau l'agglomération. Ceci était un appoint non négligeable dans une ville comme Agadez où les puits étaient peu nombreux et presque tous saumâtres. Cette eau de pluie servait surtout pour l'abreuvement des animaux et la construction. Actuellement, il est interdit de prendre de l'argile à l'intérieur de la ville, et ces mares, qui servent de dépotoirs, se comblent peu à peu. Certaines ont totalement disparu depuis une dizaine d'années. On peut citer les plus connues : Chikinewan, Terjiman, Masrata, déjà citées par H. Barth, Bartufama, Tabbi-n Abuzeidi et Anikra, mentionnées par A. Adamou (1979 : 138). D'après Hamma dan Ahmad Mallam, après la terre de la mare de Kacio, celles de meilleure qualité provenaient de Take-karkao (quartier Imurdan Afalla) et de Degi.

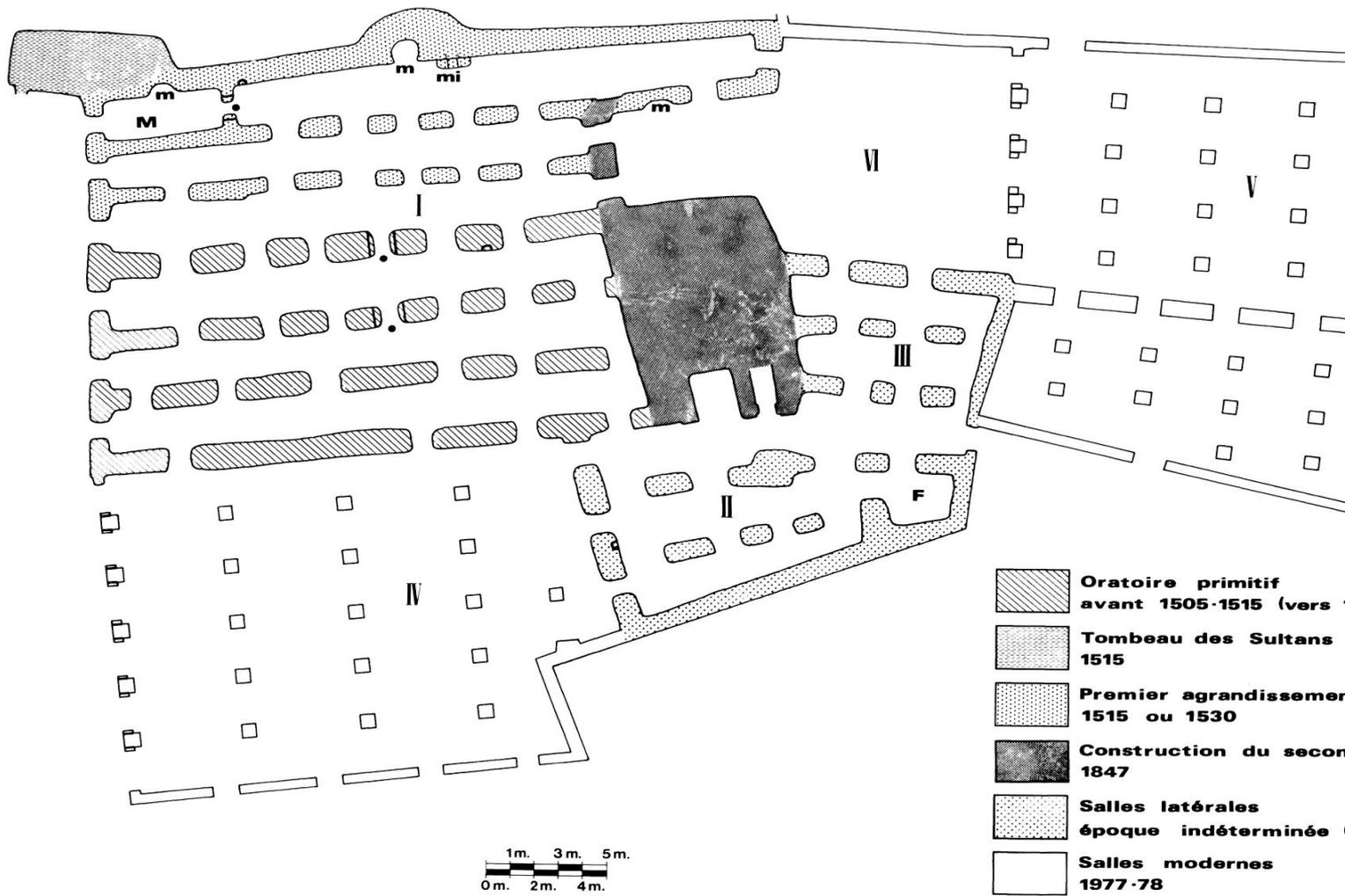


Fig. 2. Grande mosquée d'Alger.

Notons que les éléments de bois saillant du minaret sont appelés *matakaya* (photo 1). D'autres sont fichés dans les murs, à l'intérieur de la mosquée, et servent à suspendre les nattes de prière. On les nomme *maaji n tabermi*. Il faut signaler, enfin, les longues pièces de bois évidées qui constituent les gouttières évacuant l'eau de ruissellement des terrasses.

● *L'utilisation de ces matériaux traditionnels et frustes entraîne deux conséquences.*

La première, reconnue depuis longtemps, concerne les formes architecturales : l'usage de la terre crue impose des structures assez massives et l'existence d'un fruit des murs important ; mais elle autorise en revanche une grande souplesse des formes (absence de tout angle net dans le monument). Dans le même ordre d'idée, la rareté du bois et la quasi inexistence d'éléments de grande taille, impliquent la réduction en largeur des volumes construits (travées, etc).

La seconde conséquence, indirecte, concerne l'étude du monument proprement dite : la fragilité à l'érosion (qui joue même à l'intérieur lors de la saison des pluies) oblige à un entretien régulier et à l'exécution de nombreuses reprises de détail, d'ailleurs facilités par la simplicité d'utilisation des matériaux. Il est juste alors de penser qu'il reste peu des matériaux d'origine dans les murs, tels qu'ils apparaissent actuellement, sinon leur noyau ; et il faut bien admettre que l'on a plutôt une « image » des structures originelles. L'uniformité de la terre employée au cours des siècles et surtout l'usage généralisé du crépi intérieur et extérieur viennent gommer les anomalies architecturales éventuelles et les traces de remaniements, et compliquent encore l'étude de l'évolution de la mosquée.

Ajoutons que tout travail archéologique brutal (sondage, etc.) était impossible ; nous avons donc dû tenir compte d'indices plus subtils, tels que l'existence de symétries, la dimension des ouvertures, les variations d'orientation, les variations d'épaisseurs des murs, etc., afin de relier celles-ci à une possible chronologie relative du monument.

### *Plan, structure et évolution du monument.*

Il est temps de présenter plus en détail le monument. Un plan en avait été dressé en 1979 par un expert international<sup>20</sup> ; il est hélas tout à fait insuffisant pour une étude archéologique, et ne peut donner qu'une idée très générale de l'ensemble. Une campagne de relevés nous a permis d'aboutir au nouveau document présenté ici (fig. 1 et 2)<sup>21</sup>.

20. Abderrahmane Souhail ; Agence de Coopération Culturelle et Technique, Protection du Patrimoine Culturel et Arts Populaires ; République du Niger, Ministère de la Jeunesse des Sports et de la Culture ; Mosquée d'Agadez, Plan général, 1979.

21. Les relevés ont été faits par S. Bernus et P. Cressier en janvier 1981. Le temps limité qui nous était imparti nous a fait privilégier l'étude des éléments anciens de la mosquée aux dépens des salles modernes (1977-78) qui n'ont fait l'objet que d'un levé succinct.

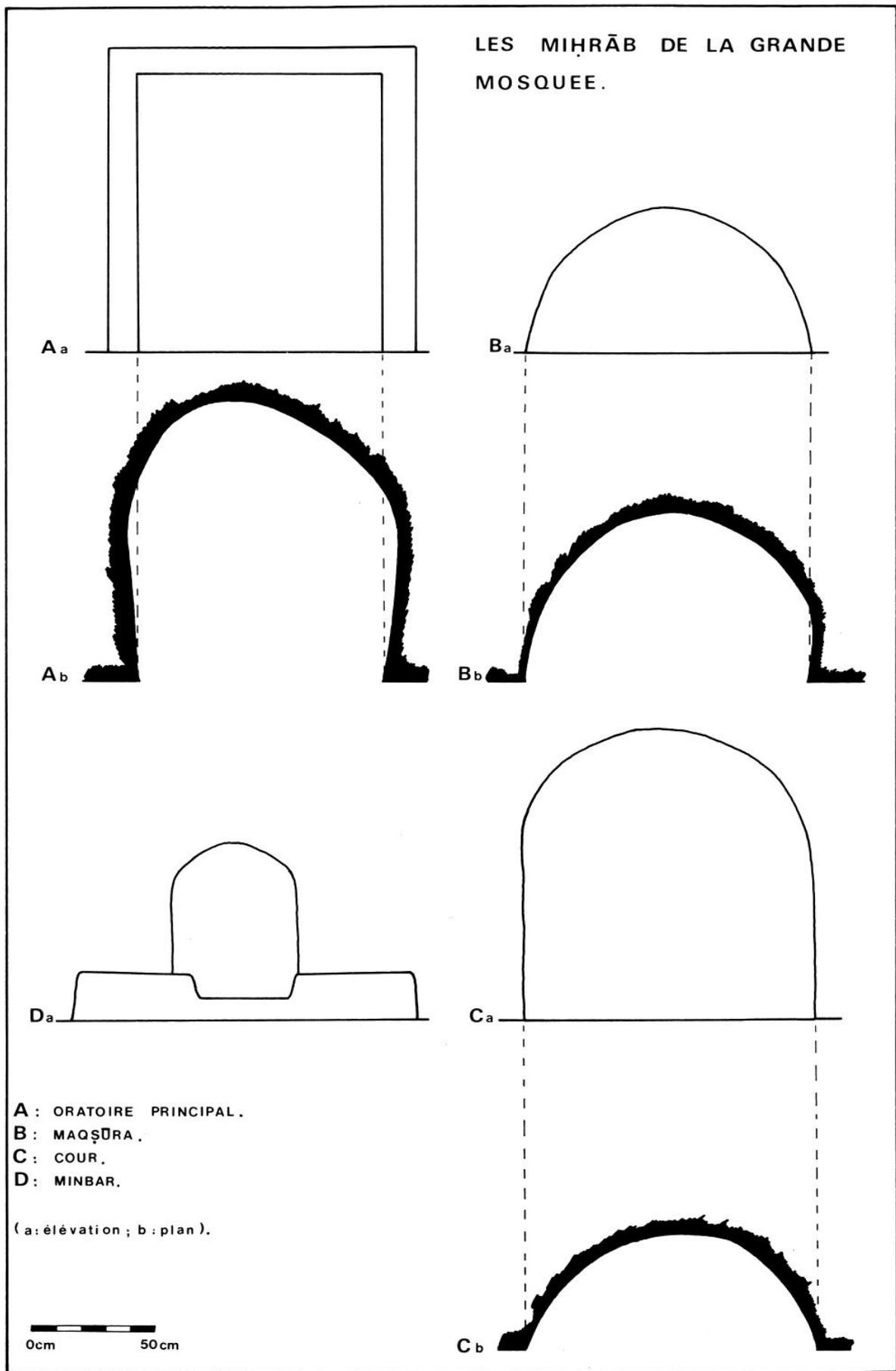


Fig. 3. Plans (a) et élévations (b) des mihrābs de la grande mosquée d'Agadez.

La grande mosquée d'Agadez couvre, avec ses différentes dépendances, une vaste surface : 80 m x 70 m environ. Autour du minaret actuel la complexité des structures rend compte d'une longue évolution.

Nous distinguerons successivement (fig. 2) l'oratoire principal, deux salles anciennes annexes, l'une au Sud et l'autre au Sud-Ouest, deux salles de construction toute récente, Sud et Ouest, ainsi que (fig. 1) trois cours, au Sud, à l'Ouest et au centre, deux cimetières, et deux minarets, l'un ruiné et l'autre bien conservé qui a fait la célébrité de la mosquée<sup>22</sup> (photo 1).

● *L'oratoire principal*<sup>22bis</sup>

C'est une grande salle de 18 m x 22 m, très basse puisque la hauteur des plafonds n'y dépasse guère 2,10 m. Elle apparaît véritablement compartimentée en six longues travées parallèles à la *qibla* (*safu* plur. *safafe*), définies non par des supports à proprement parler (piliers ou colonnes), mais bien par des murs épais (*bango mararaba masallaci*) aux ouvertures basses et étroites<sup>23</sup> obligeant le visiteur à se courber au passage de l'une à l'autre<sup>24</sup> (photo 7). Ces ouvertures sont toutes rectangulaires, sauf trois d'entre elles au tracé caractéristique outrepassé à piédroits surbaissés appelées *alghatuman* et semblant n'exister que dans des bâtiments religieux (photo 4). Les travées ne portent pas de nom particulier et sont désignées par leur position (numéro) par rapport à celle avant *qibla* (*mumanbagh* : place de l'*imām*).

Dans la travée orientale une zone particulière se distingue à l'extrémité nord-est. Cette petite salle barlongue est réservée au sultan ; véritable *maqšūra*, elle n'en porte pourtant pas le nom mais seulement celui de «place du sultan» (*ughan sarki*). Celui-ci y pénètre par la porte nord. L'ouverture donnant sur l'oratoire principal est l'un des arcs originaux déjà évoqués. Le *mihrāb* (*mumanbaghi sarki*), très bas (63 cm) au milieu du panneau oriental (photo 5), est une simple calotte sphérique (fig. 3).

Le *mihrāb* de la mosquée (*mumanbagh*) est une niche sans décor dont l'encadrement rectangulaire est en simple défoncement et le plan grossièrement semi-circulaire (fig. 3 et photo 6). Un peu plus au Sud, une petite ouverture basse (67 cm), scellée par des planches, pose problème (fig. 3 et photo 6). Utilisée aujourd'hui comme *minbar*<sup>25</sup> (*mumanbaghi liman*), elle est, d'après

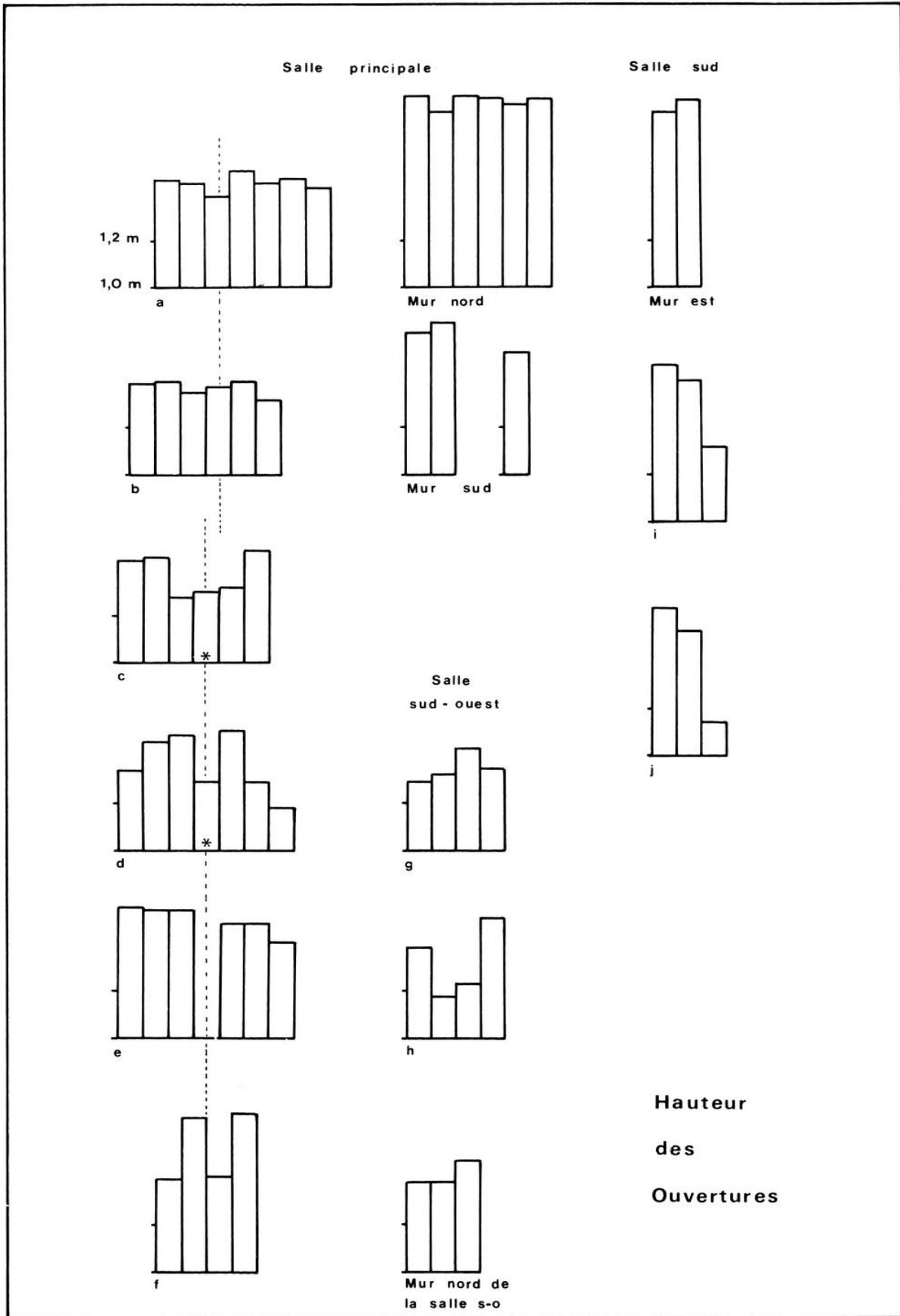
22. Jules Vernes, déjà, y situait l'un des épisodes de son roman «Cinq semaines en ballon» !

22. bis. On rappellera quelques termes d'architecture religieuse musulmane : *qibla* : direction selon laquelle se fait la prière (vers le tombeau du prophète), mur de l'oratoire ainsi orienté ; *mihrāb* : niche dans le mur de *qibla*, matérialisant l'orientation de la prière ; *minbar* : chaire placée à côté du *mihrāb* au pied de laquelle l'*imām* lit les textes pieux ; c'est la présence du *minbar* qui caractérise la grande mosquée ou mosquée du vendredi (mosquée à *khutba*) ; *maqšūra* : enceinte réservée au sultan à l'intérieur même de l'oratoire.

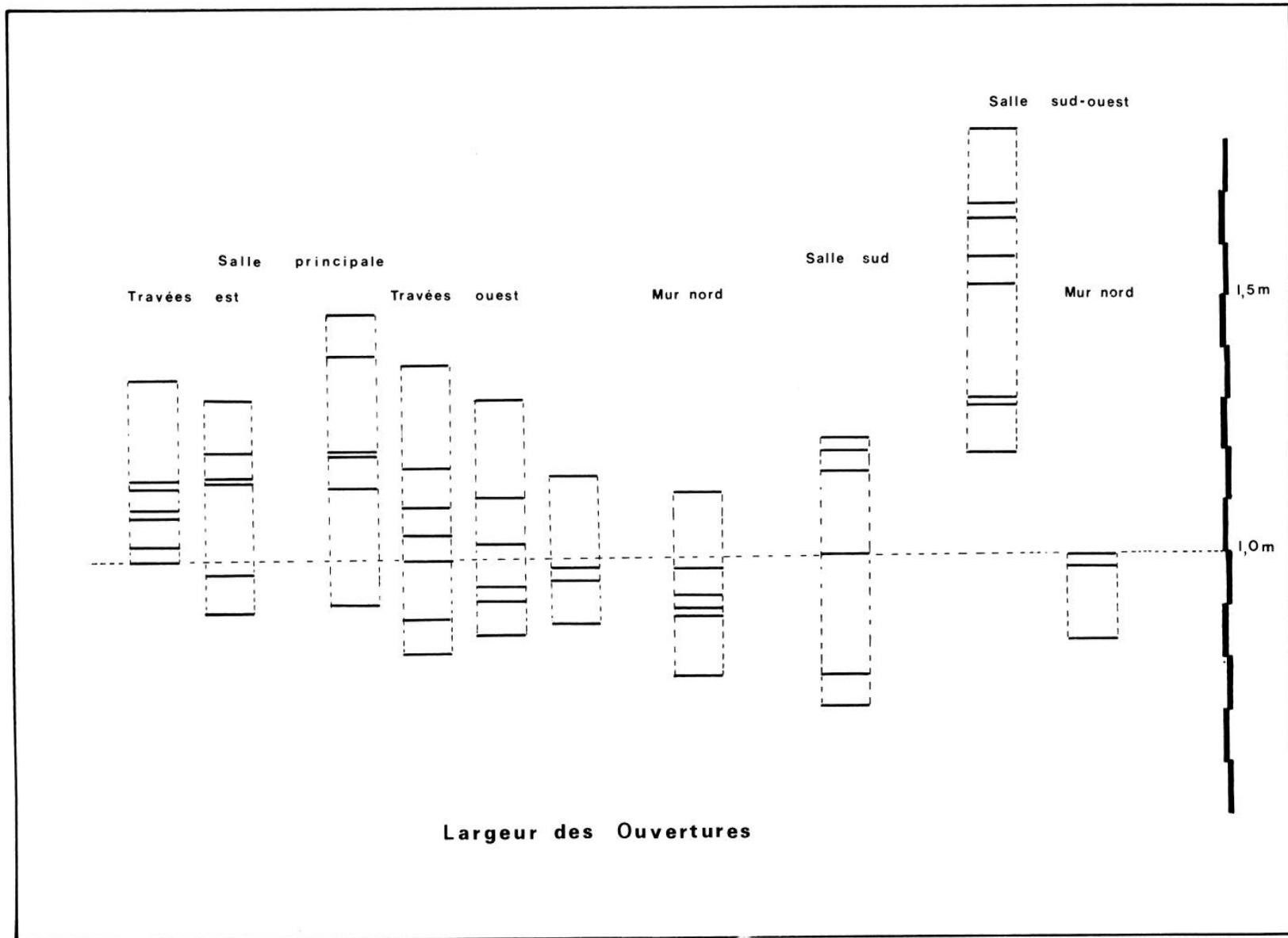
23. Pour plus de commodité nous continuerons cependant à appeler «pilier» la partie massive de ces murs entre deux ouvertures. C'est d'ailleurs ainsi qu'ils sont compris par les maçons eux-mêmes, qui les nomment *gamshik*. Selon Hamma dan Ahmad Mallam, les ouvertures sont prévues dès le niveau de fondation.

24. Ce qui a pu faire croire à H. Barth, au XIX<sup>ème</sup> siècle, que cette salle n'était que le soubassement d'un bâtiment inachevé (S. Bernus, 1972 : 130).

25. Remarquons que le terme couramment employé pour désigner le *mihrāb* est *mumanbagh* («mouanbar» selon A. Adamou, 1979 : 134).



*Fig. 4a. Hauteurs des ouvertures (entre travées et latérales) dans la grande mosquée d'Agadez.*



*Fig. 4b. Largeur des ouvertures (entre travées et latérales) dans la grande mosquée d'Agadez.*

certaines traditions, un ancien *mihṛāb* condamné après qu'y eut été jetée la tête d'un génie malfaisant qui dévorait dans le minaret les muezzins chargés de l'appel à la prière. C'est le saint homme Ngib al-Kidali qui l'aurait alors tué d'un coup de sabre, ce qui lui a valu le nom de Muhammad Maï Takubi, «le porteur de sabre»<sup>26</sup>.

De petites niches (*alkuki*) existent dans certains murs de la mosquée ; elles servaient à abriter les lampes à huile avant l'introduction de l'éclairage électrique.

Il convient maintenant d'étudier le plan de l'oratoire plus en détail, en s'attachant en particulier à la position et aux dimensions des baies permettant le passage de l'une à l'autre des travées.

Le plan (fig. 2) et la figure 4 nous amènent à deux constatations immédiates. La première est que, si le *mihṛāb* est bien exactement au milieu de la *qibla*, en tenant compte de la *maqṣūra* et de la saillie de la première travée sur la cour centrale, par contre son axe n'est pas axe de symétrie de l'ensemble de l'oratoire mais seulement celui des deux travées orientales. La perspective définie par le *mihṛāb* et les deux ouvertures qui lui succèdent est en partie fermée par l'un des piliers du troisième mur après *qibla* (photo 4). Il ne s'agit pas d'une simple fermeture de cette perspective avec conservation de la symétrie, non plus que d'une disposition au hasard des ouvertures, mais bien d'un décalage vers le Sud des éléments de la symétrie générale.

La seconde constatation apparaît à la lecture de la figure 4 montrant les dimensions des ouvertures entre travées. Si celles concernant la partie orientale de l'oratoire paraissent ne pas répondre à une règle très précise, il n'en est pas de même des quatre travées occidentales. Leur axe de symétrie est défini par les deux arcs outrepassés auxquels succède un pilier ; et, ce qui est plus important, de part et d'autre, la hauteur des baies n'est pas laissée au hasard : l'ouverture axiale, la plus basse, est flanquée de baies de taille croissante vers les côtés pour le mur C, décroissante pour le mur D. Or il faut remarquer que la hauteur de ces baies est un élément sur lequel les constructeurs pouvaient jouer plus facilement que sur leur largeur qui dépendait, elle, plus étroitement des dimensions des bois utilisés<sup>27</sup>.

26. A. Adamou (1979 : 64-66) donne une version plus détaillée : «Ngib al Quidaly Tigdawi, de son vrai nom Mohammed Ibn Mohammed, est très connu pour son livre Nagibi ou commentaire sur El Acharnia. Mais sa grande réputation lui vient surtout de son héroïsme. On disait qu'après la fin de la construction de la grande mosquée par Zakaryā, des diables menaçaient chaque vendredi le muezzin qui du haut du minaret appelait les fidèles à la prière. Ngib décida alors de monter lui-même un vendredi sur le minaret pour dire l'appel à la prière. Lorsqu'il descendit, son sabre était trempé de sang. Depuis ce jour on l'appela Al-Mogharib-bi-Sefi (le connaisseur du sabre) ou encore Mohammed Maï Takobi (Mohammed possesseur du sabre). Les diables cependant ne désarmèrent pas car, après avoir émigré et transporté le cadavre de leur patriarche assassiné par Ngib, ils ensorcelèrent la place destinée à l'Imam. Ce maléfice découvert, on fit encore appel à Ngib qui organisa des prières collectives, des sacrifices, pour libérer le lieu saint de ces mauvais esprits. Il conseilla également de changer la place destinée à l'*imām*». Des variantes qui nous ont été rapportées font du génie un serpent, et du *mihṛāb* muré un puits. Hamma dan Ahmad Mallam, chef des maçons, identifie quant à lui l'ouverture condamnée à un puits où l'on jetait les vieux corans : *Rijia Masallaci* (le puits de la mosquée), sans que l'on ait souvenir bien entendu d'avoir utilisé ce puits pour les ablutions.

27. Selon Hamma dan Ahmad Mallam, pourtant, le chef de chantier ne donnait pas de directive particulière pour le travail de chacun : il n'aurait pas existé de dimensions standardisées pour les piliers ou les ouvertures entre travées.

Nous sommes donc en présence, pour l'instant, d'une salle principale où deux zones distinctes se dégagent, possédant chacune sa propre symétrie, celle de la partie occidentale étant nettement plus élaborée que celle des deux travées orientales.

Cette distinction persiste à l'examen d'autres caractéristiques de la construction. En effet, une étude détaillée de l'épaisseur des murs (à leur base) a été menée<sup>28</sup>. Au sein de la salle principale, les deux parties déjà définies s'opposent à nouveau très nettement (fig. 5) : les murs orientaux (A et B) présentent des épaisseurs très inférieures à celles des murs C à F, et le contraste est particulièrement frappant au passage de B à C. A ce nouvel argument en faveur de deux zones dans l'oratoire principal, il faut en rajouter un autre, non visible sur le plan (fig. 2) : si l'on effectue un relevé au niveau des terrasses, outre les murs extérieurs de la mosquée, un seul des alignements internes se marque alors (fig. 1), par un muret le soulignant d'abord, par une dénivellation de 30 cm environ ensuite, la partie occidentale étant plus basse que l'autre.

Il apparaît alors certain que l'oratoire principal de la mosquée d'Agadez n'est pas un tout homogène, mais bien le fruit de la juxtaposition de deux éléments aux caractéristiques métrologiques différentes et à l'organisation architecturale plus élaborée qu'il n'y paraissait au premier abord.

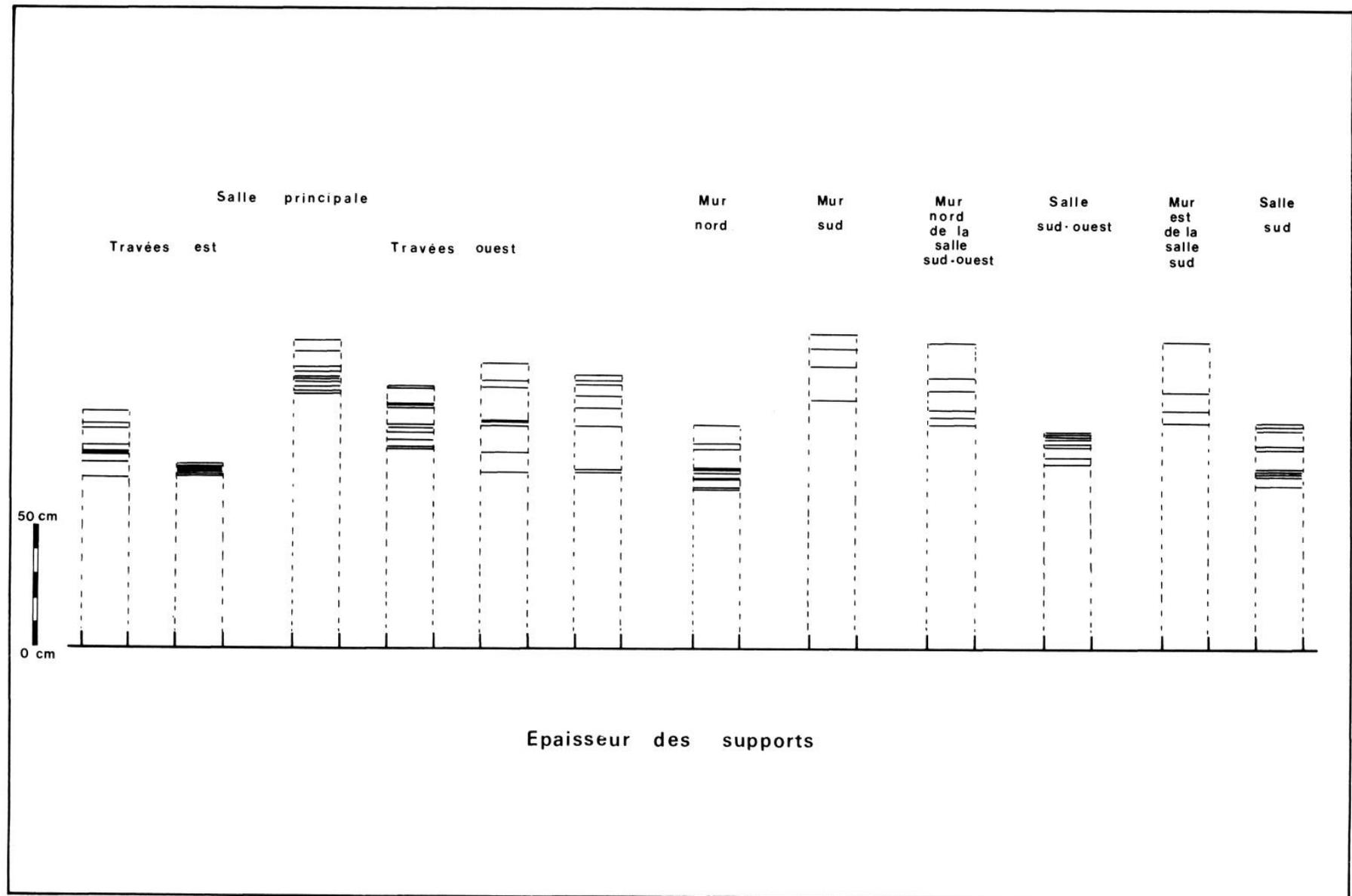
Mais il convient encore d'étudier les murs extérieurs de cette salle de prière (*bango mai kerfi* : murs de la force) (fig. 5) : si le mur ouest (F) donnant sur la cour originelle, semble bien participer du même ensemble que ceux des travées occidentales (C, D, E), il n'en est pas de même pour les murs nord et sud.

Le premier a une épaisseur très voisine de celle des murs orientaux, mais les hauteurs des ouvertures qu'il présente sont par contre sans équivalent dans la mosquée, environ 1,80 m (fig. 4 et 5). Ce type de hauteur de porte, et surtout de rapport hauteur/largeur, est celui d'ouvertures modernes. On peut alors penser qu'un mur ancien, contemporain des travées orientales, a été réaménagé à une époque récente (photo 2).

Le mur sud présente, lui, des caractéristiques originales : son épaisseur est nettement supérieure à celle de tous ceux de la mosquée, tandis que son orientation nord-est / sud-ouest est loin d'être perpendiculaire à la *qibla*, au contraire du mur nord ; enfin, son extrémité est venue obstruer une des ouvertures originelles du mur A (fig. 2). Le mur sud est donc postérieur à l'ensemble de la salle principale et marque une troisième étape de construction ou de réaménagement de l'édifice. Il n'est pas impossible de le relier à la phase tardive d'édification du minaret actuel.

Nous aboutissons donc à une véritable chronologie relative de la salle de prière principale de la mosquée d'Agadez, que nous résumerons ainsi (fig. 2) :  
1ère étape : construction d'une mosquée de quatre travées où le décor et la symétrie des ouvertures ont joui d'une attention particulière.

28. Cette épaisseur varie dans d'assez grandes proportions tout au long d'un même mur et il convenait donc de multiplier les mesures pour chacun d'eux et d'obtenir ainsi une série de spectres. D'après F. Dubois (1897 : 182), les maçons maliens évaluent à 12 cm par siècle en moyenne la couche de crépi accumulée. Cet auteur estime ainsi l'ancienneté des ruines de la grande mosquée de Djenné telles qu'il a pu les visiter, à partir des 90 cm de crépi sur-ajouté.



*Fig. 5. Variation de l'épaisseur des supports (entre travées et latéraux) dans l'oratoire de la grande mosquée d'Agadez.*

2ème étape : agrandissement à l'Est par construction de deux travées supplémentaires, s'étendant plus largement au Sud, et avec l'introduction de l'élément original que constitue la *maqṣūra*. De l'ancienne mosquée est retenu un élément décoratif, celui de l'arc outrepassé, réservé à l'ouverture faisant communiquer entre eux l'oratoire et cette *maqṣūra*, ce qui souligne l'importance qui lui est accordée<sup>29</sup>.

3ème étape : tardive, reconstruction du mur sud lié sans doute au minaret (et remaniement des ouvertures du mur nord ?).

Il est tentant alors de voir dans la première étape celle d'un monument préexistant à l'implantation du sultanat à Agadez (avant 1449) ou, moins vraisemblablement, de l'affermissement de celui-ci sous le règne des sultans jumeaux. La seconde étape serait celle de la construction légendaire par Zakariyā,<sup>2</sup> avec l'importance accordée à la partie princière de l'édifice (vers 1515 ou 1530). La troisième étape serait tardive et daterait, comme H. Barth l'indiquait, du milieu du XIXème siècle (1844 ou 1847).

Deux points restent encore en suspens, celle de la date de construction du premier minaret, celle du lien existant entre la *qibla* actuelle et le tombeau des sultans jumeaux. Nous y reviendrons.

● *Les salles annexes (photo 7)*

La mosquée ancienne comportait, nous l'avons vu, deux autres salles, situées au Sud-Ouest et au Sud du minaret (fig. 2). Leur organisation et leur rapport avec la salle principale sont loin d'être clairs. Leur position même est si excentrée par rapport au reste de la mosquée que l'on ne peut avancer, a priori, aucune conclusion quant à leur contemporanéité avec l'un ou l'autre des états de celui-ci. Elles n'ont en tous cas, pas été édifiées toutes deux à la même époque, si l'on en juge par le raccordement hasardeux de leurs travées (fig. 2).

Un raisonnement du même ordre que celui développé plus haut à partir de l'orientation des murs, de leur épaisseur et des dimensions des ouvertures, permettrait de supposer que la salle sud est contemporaine de l'agrandissement oriental de l'oratoire principal (fig. 4 et 5), mais nous nous garderons d'être trop affirmatifs.

La salle sud-ouest, par contre, originale dans sa disposition, a peut être même été construite en deux temps (fig. 2, cf. alignement central), mais ne peut être rattachée a priori à aucune des étapes préalablement définies. Notons qu'une partie en a été, à une époque au moins, réservée aux femmes (*ughan salla mata*).

● *Les salles modernes (fig. 2)*

Construites à une époque très récente (1977-78), elles n'offrent qu'un intérêt limité. Les dimensions des portes, des travées et des piliers sont uniformisées et les façades sur cour tranchent fâcheusement, par leur rectitude, sur le reste du monument.

29. Actuellement le passage sous les arcs de ce type dans les travées occidentales est réservé aux Isherifen/s qui vont prendre place pour la prière non loin de l'*imām*.

La salle ouest a été construite sur l'emplacement de l'ancienne cour qui jusqu'à cette époque était plantée d'arbres (photo 1).

Les deux salles sud ont été édifiées à la place d'un ensemble de maisons ayant appartenu à une famille d'anciens *imām/s* de la mosquée. Ces maisons sont encore visibles sur certaines photographies aériennes et sur le plan au 1/10 000ème de la ville d'Agadez.

• *Les minarets*

a. *Le minaret ancien*

Il n'en subsiste plus que le noyau de moellons, dont la face ouest est encore régulièrement crépie pour en assurer la conservation. Cette tour est donc l'objet d'un certain respect<sup>30</sup>. D'après F. Rodd (1926 : 94), elle porterait le nom de *Sofa*. On peut repérer, au sein des moellons, des alignements qui sont la trace de la base proprement dite. Elle devait former un quadrilatère légèrement gauchi de 5 m de côté environ. H. Barth la décrit à son époque comme ayant une hauteur encore considérable (S. Bernus, 1972 : 130), mais les vestiges qui en subsistent aujourd'hui ne sont hauts que de deux mètres à peu près (photo 1). La datation de ce monument pose problème. Il est vraisemblable de penser qu'il se rattache bien à l'épisode semi légendaire de Zakarīyā', et le respect dont il est entouré conforte cette hypothèse. D'ailleurs le silence de J. L. l'Africain, déjà évoqué, ne s'explique que dans le cas où la mosquée n'avait pas encore, lors de sa visite, l'aspect monumental qui est maintenant le sien.

La lecture du plan (fig. 1) montre clairement que l'axe du minaret correspond exactement à l'axe de l'agrandissement oriental de la grande mosquée, et donc au deuxième état de celle-ci.

Nous reviendrons plus loin sur l'importance, pour l'histoire de l'architecture de l'Ouest africain, de l'existence d'un minaret à Agadez dès le début du XVIème s.

b. *Le minaret actuel (ameskini)*

C'est sans conteste l'élément le plus représentatif, le plus connu de la mosquée. Haut seulement de 22 m, il se distingue pourtant à plusieurs kilomètres à la ronde, signalant au voyageur, avant tout autre indice, la présence de la ville (photo 1).

Situé au centre du monument actuel, il affecte la forme caractéristique (légèrement renflé à mi-hauteur) des minarets de terre crue de type soudanais, mais il ne présente pas de succession de degrés comme ses pareils de Gao ou de Tombouctou. Les quatres faces sont percées chacune de sept petites fenêtres irrégulières (*kofofin ameskini*) éclairant l'escalier (*siketran*) d'accès à la plateforme, qui de l'entrée à la base de la face ouest va en se rétrécissant, pour ne

30. Remarquons que si les cas d'éléments de monuments conservés et entretenus bien que ruinés sont relativement fréquents (raisons historico-religieuses etc.), on ne peut s'empêcher de rapprocher le cas du minaret d'Agadez de celui de la mosquée de Bou Noura dans le Mzab (Y. Bonete, 1960-61 : 89-90), ou de l'un de ceux de Ouargla (J. Lethielleux, 1983 : 194). Dans la même région la grande mosquée de Ghardaïa conserve l'ancien minaret, malgré l'érection tardive d'une deuxième tour plus haute (J. Schacht 1957 ; Y. Bonete 1960-61 : 95).

plus former qu'un boyau vers le sommet. Les multiples bois hérissant l'extérieur (*matakaya*) ont donné lieu à différentes hypothèses, depuis l'accès à la plate-forme supérieure en l'absence d'escalier central (H. Barth, qui n'avait pu le visiter : S. Bernus, 1972 : 129-130) jusqu'à, encore admise récemment, un renforcement de la structure par des tirants de bois armant la terre crue. En réalité, ces bois sont simplement fichés dans la façade et permettent aux ouvriers chargés de son recrépissage annuel d'y procéder commodément.

Toutes les traditions convergent, enfin, pour signaler qu'outre son rôle religieux, pour les muezzins chargés de l'appel à la prière, le minaret avait une deuxième fonction, celle de tour de guet. D'ailleurs, le plus souvent, l'appel à la prière, diffusé maintenant par mégaphonie, se faisait de la petite plate-forme extérieure située quelques marches au-dessus du niveau des terrasses sur la face ouest (fig. 1 et photo1). C'est de cet endroit aussi qu'à l'occasion des grandes fêtes, on appelait à apporter les aumônes destinées aux marabouts.

Dans la base du minaret, enfin, en haut de l'escalier qui mène au toit-terrasse, un espace est aménagé<sup>31</sup>, qui sert pour certaines lectures nocturnes du Coran (*ughu n karatu baban dari*) par le sultan ou en présence de celui-ci. C'est surtout pendant la saison froide que ce lieu abrité est utilisé ; pendant la saison chaude il est relayé par la cour de la mosquée.

#### • *Les cours*

Deux des cours font partie du monument ancien, la troisième est de création récente.

##### a. *Cour ouest (fig. 1)*

Elle paraît être la cour liée à l'état originel de l'oratoire. Elle était beaucoup plus vaste jusqu'à la construction de la salle moderne occidentale qui s'est faite à son détriment. Le premier minaret, dans l'axe du monument, devait en marquer la limite ouest, et les murs nord de la salle sud-ouest et ouest de la salle principale ouvraient sur elle. Mais il est impossible de préciser mieux ses limites anciennes au Nord et au Sud. On peut assurer cependant que celles-ci ne pouvaient correspondre exactement aux murs de clôture actuels qui viennent recouper en partie les structures anciennes, et en particulier le minaret. Autour de celui-ci sont disposées de grandes jarres destinées à conserver l'eau pour les ablutions. Un robinet moderne fournit maintenant un approvisionnement continu. Selon Hamma dan Akhmad Mallam, avant l'installation de celui-ci, l'eau provenait des puits de Tasko ou de Shadawanka (cf. aussi S. Bernus, 1972 : 116 et 143).

##### b. *Cour sud (centrale) (fig. 1).*

Enclavée auparavant entre la mosquée proprement dite et la maison de l'*imām*, elle a conservé ses dimensions anciennes, mais ce ne sont sans doute pas celles de son état d'origine, car nous avons vu que les façades sur cour ont subi des transformations à des époques indéterminées. Son mur oriental est moderne, mais il a été reconstruit sur un mur ancien préexistant.

31. On remarque sur l'une de ses parois la trace d'une main (signe prophylactique) imprimée dans le crépi encore frais.

La position particulière de cette cour lui a fait longtemps abriter l'enseignement de l'école coranique, l'oratoire de la grande mosquée ne pouvant admettre une telle affectation. Des poutres métalliques entrecroisées et des nattes les recouvrant en font maintenant un prolongement de cet oratoire lors de la prière du vendredi. A cet effet, un *mihrāb*, simple niche en cul-de-four, a été aménagé dans le mur est, qui la sépare de la dernière travée de la mosquée (photo 8).

c. *Cour sud-est (fig. 1).*

Elle borde, en réalité, les salles modernes méridionales à l'Est et au Sud, occupant, comme nous l'avons vu, une partie du terrain laissé libre après la démolition de la maison de l'*imām*. C'est par elle que se font l'accès est et l'un des deux accès sud de la mosquée. Elle est plantée d'arbres et l'on y trouve, comme dans la cour ouest, une série de jarres destinées à conserver l'eau des ablutions. Un détail, qui reste encore inexpliqué, paraît intéressant à relever : dans son angle nord-est, l'entrée à la mosquée se fait par une porte de taille normale (environ 1,70 m de hauteur), moderne, au cadre et au battant métalliques. Il lui est associé, à quelques dizaines de centimètres au Nord, une autre porte construite de la même façon, mais tout à fait inutilisable de par sa hauteur réduite (environ 0,80 m). Cette double porte est venue remplacer un dispositif semblable, mais construit en matériaux traditionnels, existant avant la construction des salles modernes et encore visible sur d'anciennes photographies. On y vérifie qu'il s'agissait déjà d'un accès à la mosquée, entre celle-ci proprement dite et la maison de l'*imām* (A. Adamou 1979 : 61 ; C.C.I., 1982 : 110).

• *Les cimetières*

Deux cimetières sont directement associés à la mosquée, l'un à l'Ouest, l'autre à l'Est. Ce sont les deux seules nécropoles situées à l'intérieur de la ville ancienne, et les deux seules à être entourées de murs. L'inhumation n'y est d'ailleurs maintenant plus possible. Tous les autres cimetières, nombreux et possédant chacun ses caractéristiques propres (A. Adamou, 1979 : 139), sont répartis tout autour de la ville.

a. *Le cimetière ouest (fig. 1).*

C'est celui des enfants morts en bas-âge. Les tombes y sont frustes et sans inscription. Son ancienneté est impossible à déterminer. Son mur sud-ouest est très récent, mais paraît recouvrir un tracé antérieur si l'on en juge par les clichés aériens consultés. Mais le mur nord, recoupant en partie le minaret ancien, ne date évidemment pas des premiers états de la mosquée.

b. *Le cimetière est (fig. 1).*

Il est réservé à certains membres de la famille du sultan. Comme pour le précédent, certaines tombes correspondent encore à des inhumations récentes. Aucune n'est ornée et seules les dernières aménagées portent des inscriptions. Ce cimetière est fort vaste au regard de la surface totale couverte par la mosquée et ses dépendances. Son mur d'enceinte est percé d'une seule porte, au Nord ; son tracé semble incertain et irrégulier. S'il existait déjà tel quel au

milieu du siècle (cf. plan au 1/10 000ème de la ville et clichés aériens), il recoupe plusieurs sépultures et est donc postérieur à une période où le cimetière qu'il enserme s'étendait encore plus largement. On signalera pour mémoire une niche très érodée, ménagée à mi-hauteur du tronçon nord/sud de l'angle nord-est, qui présente un aspect très voisin de celui des *mihrāb/s* de la *maqṣūra* et de la cour sud. Pourtant, il ne semble pas que ce cimetière ait jamais servi de lieu de prière.

Mais l'élément le plus important est, sans nul doute, le tombeau des sultans jumeaux (Muḥammad al-'Adil et Muḥammad Humad). Il s'agit d'un petit bâtiment bas, de plan grossièrement trapézoïdal, sans ouverture ni décor, recouvert d'un toit plat. Il est accolé à l'angle nord-est de la mosquée, sur lequel il forme saillie. Quelques indices (dénivelée entre les terrasses, épaisseur des murs, variations d'orientation) laissent entendre que le mur de *qibla* de la mosquée a été plaqué, après coup, contre ce mausolée. Cependant cette affirmation devrait être confirmée, de toutes façons, par quelques vérifications impossibles à effectuer pour le moment (décapage de l'enduit, aux angles, pour apprécier le mode de raccord, etc.).

Sauf si l'attribution aux sultans jumeaux avait été tardive (ce qui ne semble pas être le cas), ce tombeau vient marquer l'ancienneté de l'utilisation du cimetière<sup>32</sup> (depuis 1515 au moins) ; mais surtout, il fournit ainsi une date probable (peu après 1515, vers 1530 peut-être) pour la construction de l'agrandissement oriental de la mosquée, dont il commande en partie l'organisation interne. La position de la *maqṣūra*, plaquée contre le tombeau, est, à cet égard significative et souligne encore l'interpénétration du religieux et du politique dans la structure de la grande mosquée d'Agadez<sup>33</sup>.

Nous ne savons, enfin, si l'existence à Djenné (Mali) d'un tombeau attribué à des marabouts jumeaux («al-Hasan Husani»), près de la mosquée principale, doit être regardée comme une coïncidence ou une influence du monument nigérien (F. Dubois, 1897 : 177).

### *Éléments du décor*

Le décor en tant que tel peut être considéré totalement absent de la grande mosquée d'Agadez. Comme dans l'architecture mozabite (M. Roche, 1970 ; C. et P. Donnadiou, H. et J. M. Didillon, 1977 ; A. Ravéreau, 1981 ; etc.), par exemple, il est relayé avec profit par le jeu des formes architecturales dont le but premier est fonctionnel. Nous avons vu qu'il en était ainsi, à l'intérieur de la mosquée, des niches destinées à recevoir les lampes à huile et, même, des *mihrāb/s* (fig. 3 et photos 4 à 6).

32. Malgré l'état grandement érodé de toutes les tombes anciennes de ces deux cimetières une étude comparative de celles-ci avec celles d'autres nécropoles médiévales de la région (Azelik-Takadda Bangu Beri, Anisaman, Tegidda-n'Adrar, Tegidda-n'Tagayt, Aboraq, etc.) serait sans doute intéressante à mener. Elle supposerait cependant qu'une première typologie de leurs tombes ait été établie.

33. Dans le cas où le tombeau apparaîtrait comme postérieur à l'agrandissement oriental de la grande mosquée, ces conclusions pourraient être maintenues du fait de la juxtaposition du mausolée et de la *maqṣūra*. L'agrandissement, et le report à l'Est de la *qibla*, seraient alors vieillissés d'une quinzaine d'années au maximum et devraient être replacés peu avant 1515.

Une exception peut être faite pour les trois arcs outrepassés à piédroits surbaissés (fig. 6 et photo 4) présents dans l'oratoire principal, encore que ceux-ci aient bien, dans le monument, une fonction architecturale et symbolique particulière. Il semble difficile, dans l'état actuel de nos connaissances sur l'architecture de l'Afrique de l'Ouest, de préciser l'origine de ce type d'arc, et les rares éléments éventuellement comparables (persans par exemple) sont, malgré tout, trop éloignés pour avoir exercé une influence directe. Notons qu'en Mauritanie des arcs d'un type voisin existent au portique de la mosquée de Chinguetti, à celle ruinée de Ouadan, ainsi que, plus rares, à Oualata<sup>34</sup>.

Il faut remarquer d'ailleurs que, dans les trois cas, ces arcs mauritaniens se distinguent de ceux de la mosquée d'Agadez par la hauteur bien supérieure de leurs piédroits. Ils sont semblables en cela à un motif face au *mih̄rāb* de la mosquée de Djinguereber de Tombouctou (R. Mauny, 1952 : 904). Les seuls éléments vraiment comparables restent alors les niches intérieures des maisons de Tabellot, dans l'Aïr, présentées par F. Rodd (1926, pl. 30), ce qui nous amène à avancer, comme hypothèse de travail, l'idée d'une origine locale de cette forme décorative.

Un dernier élément «décoratif» de la grande mosquée d'Agadez pourrait être le sommet du saillant extérieur du *mih̄rāb*, dominant largement le toit-terrasse, et sans fonction apparente (fig. 7). Il semble, en réalité, qu'à l'origine ses dimensions aient été beaucoup plus modestes et que son état actuel ne date que de la dernière réfection importante de la mosquée, 1977 (C.C.I., 1982 : 110). Mais il s'agit, de toutes façons, ici encore, d'une forme architecturale et non d'un décor à proprement parler.

Il convient de souligner qu'on ne trouve, dans la mosquée d'Agadez (non plus que dans les autres monuments religieux anciens de la région) aucun des éléments décoratifs des mosquées du Mali (et des autres pays occidentaux : Côte d'Ivoire, etc.) : pilastres, pinacles et frontons (L. Prussin, 1973), que l'on a si souvent considérés comme caractéristiques de l'architecture «soudanaise».

On ne retrouve pas non plus les décors architecturaux d'origine Hausa (incisions des crépis de façades, entrées valorisées par un fronton, etc.) dont l'influence se fait pourtant nettement sentir aujourd'hui dans l'habitat traditionnel, tant à Agadez même qu'à In Gall.

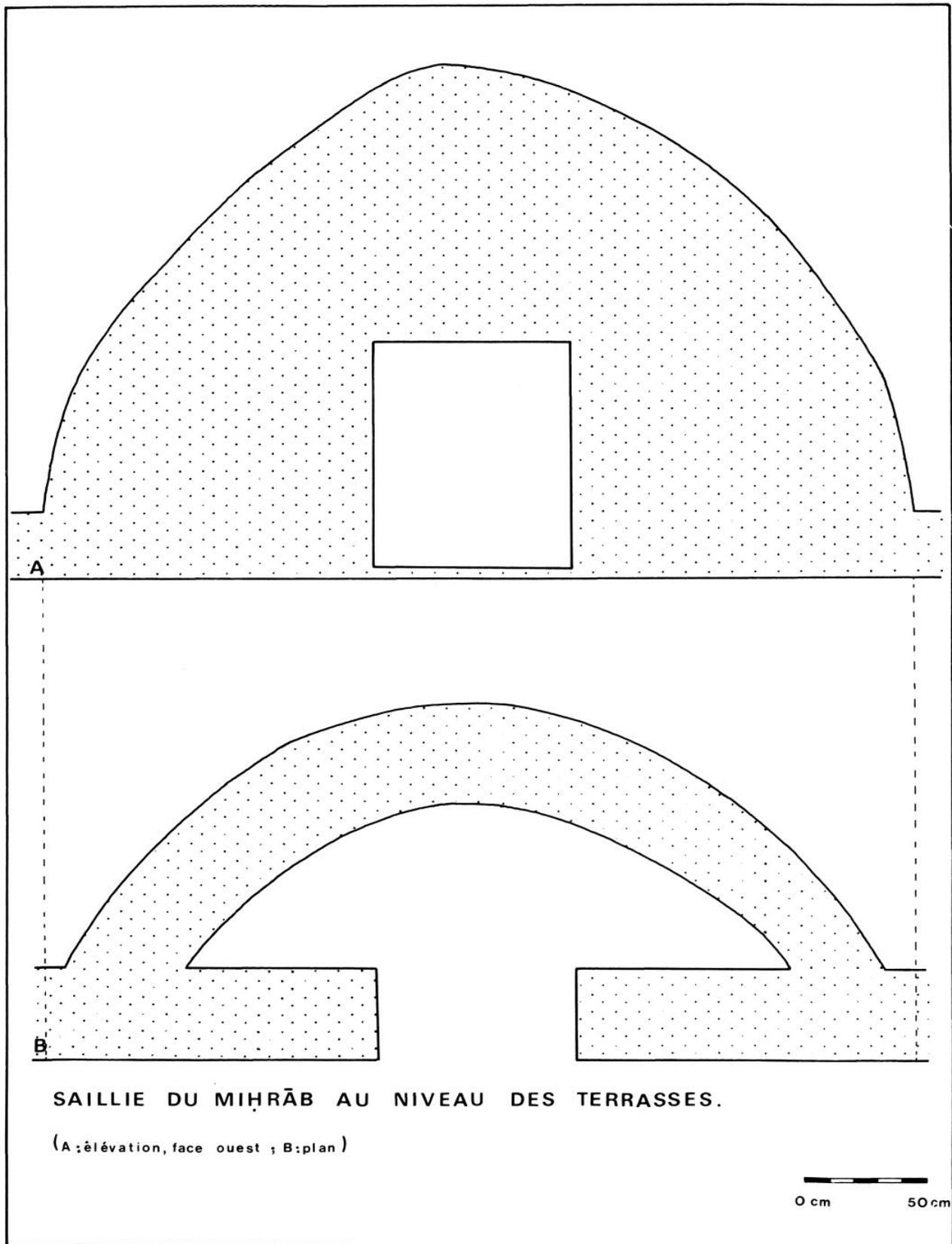
Encore une fois, c'est l'architecture mozabite qu'évoque la sobriété de la grande mosquée d'Agadez.

### *La grande mosquée et le palais dans la ville d'Agadez*

La grande mosquée d'Agadez se situe dans le quart nord-ouest de la ville, tout près du tracé de l'ancien rempart et surtout du palais du sultan, auquel

34. J. Corral, 1984, : vol. I pl. 59 et vol. II pl. 85 (2,7 et 9 : Ouadan ; 4 et 6 Oualata). Cet auteur remarque (1984 : vol. I, 226) qu'un effet de valorisation est créé dans l'architecture domestique de Tichit principalement, pour la pièce du maître de maison, par l'emploi d'un arc particulier (d'un type différent de celui que nous étudions ici).





P.C. 80

*Fig. 7. Saillie du mihrāb au niveau des terrasses de la grande mosquée d'Agadez.*

elle paraît liée tant historiquement qu'architecturalement.

Quoique son existence avant l'installation du pouvoir dans la ville ne semble faire de doute, nous avons pu montrer déjà que c'est ce changement politique qui entraîna son agrandissement et sa transformation structurelle, sur intervention directe du sultan.

Il ne s'agit pas, à proprement parler d'une mosquée palatine puisque le palais comprend son propre oratoire, auquel il faut ajouter la mosquée construite par le sultan Tegama à la fin du XIX<sup>ème</sup> s., à mi-chemin de ce palais et de la grande mosquée (mais maintenant partiellement ruinée). Pourtant, le rôle social et religieux du sultan est partout sensible dans la mosquée d'Agadez.

Bien sûr, comme dans toute mosquée du vendredi, on y dit la prière au nom du souverain, mais aussi l'organisation même du monument rend compte de ce rôle : nous avons vu qu'une partie de la travée orientale est réservée au sultan, formant une véritable *maqṣūra* (fig. 2 et photo 5) et que celle-ci est associée au mausolée des princes parmi les plus vénérés de l'histoire de la ville, les sultans jumeaux Muḥammad al-'Adil et Muhammad Humad. Nous avons dit aussi que durant la veillée de certaines fêtes religieuses, c'est sur la plate-forme intermédiaire de l'escalier menant aux terrasses que le sultan séjourne pour y lire le Coran en compagnie d'autres pieux personnages. Rappelons enfin, limité à l'Ouest par la *qibla* de la mosquée, le grand cimetière réservé aux membres de la famille régnante (fig. 1).

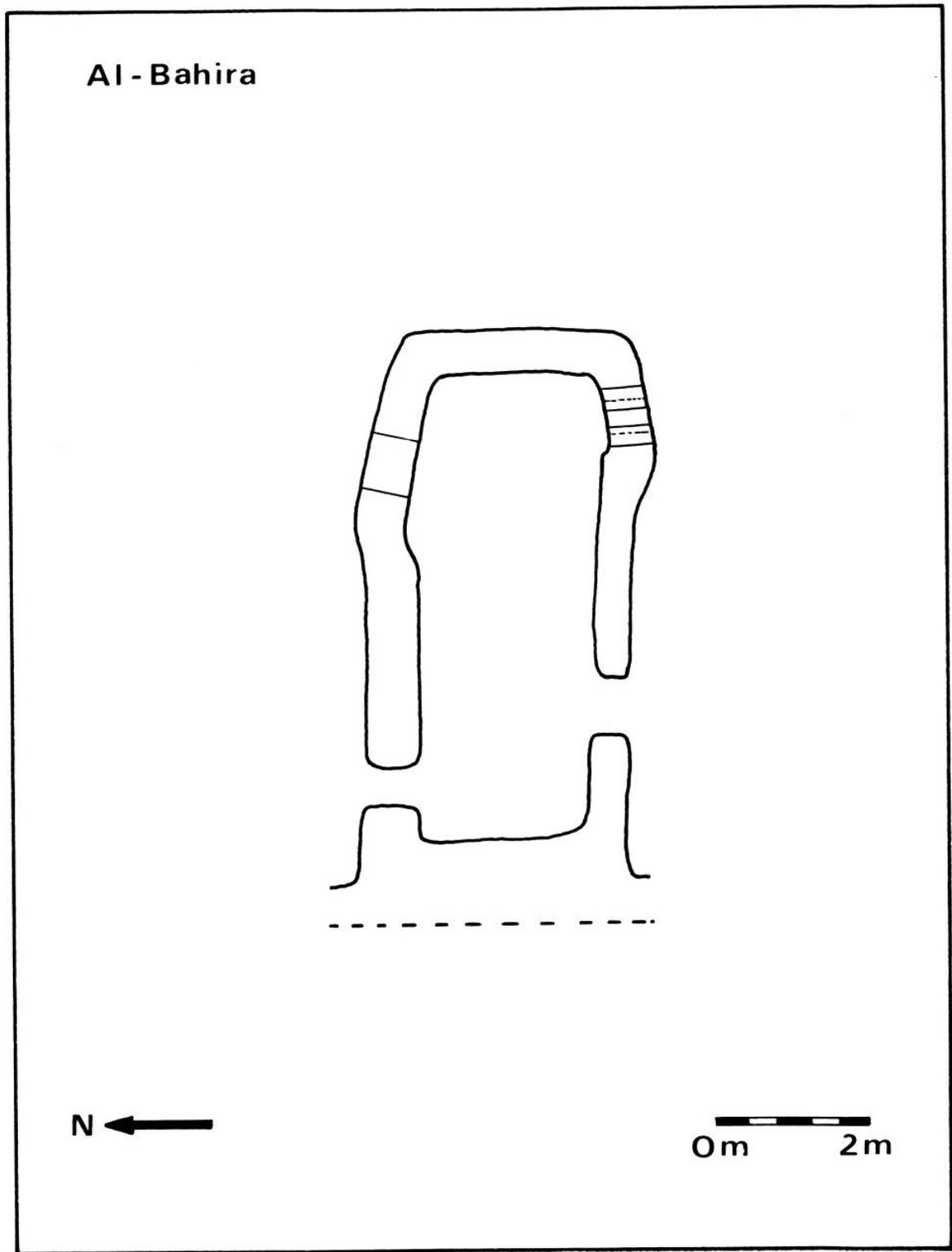
Tout aussi frappante est l'intégration de la mosquée à l'ensemble du palais : une série de longs murs l'y relie et l'en séparent tout à la fois, ménageant de longs passages en chicanes que le sultan parcourt pour se rendre à la prière du vendredi, et, d'une façon tout autant codifiée, lors des fêtes religieuses importantes. A mi-chemin du palais et de la mosquée s'élève un petit bâtiment appelé al-Bahira, qui vient renforcer encore cette impression. C'est une simple salle barlongue orientée Est/Ouest, percée de deux portes, au Sud et au Nord, et qui ne renferme pas de *miḥrāb* (fig. 8). Après la prière hebdomadaire, le sultan y fait une halte un bref moment. Un courtisan lui apporte alors un coran du palais<sup>35</sup>. L'*imām* vient, accompagné de quelques assistants, faire une brève lecture (une sourate). Puis on prie pour la prospérité et la sécurité de la ville. L'*imām* sort ensuite par la porte sud, tandis que le sultan rejoint son palais par la porte nord. L'origine de la coutume signalée ici, comme celle du nom du bâtiment, sont encore inconnues.

Ainsi donc, la grande mosquée d'Agadez paraît intimement liée au pouvoir de la dynastie ; elle forme avec le palais un ensemble bipolaire, manifestation de la dualité du rôle du sultan, politique et religieux.

Dans l'état actuel de la connaissance des cités médiévales du Soudan<sup>36</sup>, la position de la mosquée dans la ville d'Agadez ne paraît d'ailleurs pas faire exception : ce type de monument s'y trouve généralement plutôt excentré et,

35. Autrefois c'était le chef de la garde (*sarki n dogari*).

36. Voir, par exemple R. Mauny, 1961 : Koumbi Saleh, Tegdaoust, Chinguetti, Oualata, Teghaza, Es-Souk, Tombouctou, Gao et Djenné ; etc.



P.C. 81

Fig. 8. Plan de al-Bahira, bâtiment à mi-chemin du palais du sultan et de la grande mosquée d'Agadez.

lorsque la localisation du siège du pouvoir a pu être précisée, celui-ci se trouve à proximité. A Azelik-Takadda aussi deux des trois mosquées sont en périphérie du site.

Remarquons, enfin, que si le lien est étroit avec le pôle politique, il n'en est pas de même avec le pôle commercial, au contraire de ce qui se passe dans de nombreuses villes islamiques anciennes. Le marché d'Agadez n'est, en effet, implanté que depuis peu auprès de la grande mosquée. Il était auparavant situé au quartier Tamalakoye, au centre même de la cité, et possédait d'ailleurs son propre oratoire<sup>37</sup> où l'on rendait également la justice.

### *La mosquée d'Agadez et l'architecture religieuse musulmane du Sud du Sahara*

L.Prussin a bien montré (1973 : 98-105), combien la définition des caractères de l'architecture «soudanaise» reste floue et varie au gré des auteurs, combien aussi restent sujettes à caution les diverses hypothèses relatives à l'origine de celle-ci<sup>38</sup>, tant qu'elles ne seront pas étayées par une argumentation détaillée et des repères chronologiques sûrs. Avec bon sens, cet auteur se demande d'ailleurs s'il ne s'agit pas, avant tout, d'une expression architecturale autochtone, n'ayant subi qu'après coup des influences diverses, variables selon les régions.

Ajoutons que, à notre avis, deux faits sont venus fausser quelque peu la vision que l'on avait des problèmes de définition d'un style propre au Sud du Sahara. Le premier est le rayonnement des grandes mosquées de Tombouctou et de Gao, qui a eu tendance à faire considérer d'autres modes architecturaux comme périphériques et mineurs. Le second est l'expansion récente de deux styles particuliers, l'un «néo-soudanais», largement diffusé par le pouvoir colonial et empruntant essentiellement à l'architecture de Djenné, l'autre hausa, se généralisant plus spontanément ces dernières années<sup>39</sup>.

Il convient de s'interroger, dans ces conditions, sur la place jusqu'à présent réservée à la grande mosquée d'Agadez dans ce panorama de l'architecture «soudanaise». On le voit en effet, un certain nombre d'idées reçues circule encore, principalement quant à l'association de notre monument au groupe des grandes mosquées maliennes déjà évoqué, Gao et Tombouctou<sup>40</sup>.

Pour cette mise au point succincte, nous nous attacherons tour à tour au plan des oratoires et à la présence du minaret. Nous aurons à dire, ce faisant, quelques mots des formes architecturales en présence.

37. Appelée «Massalatchi Kassoua» par A. Adamou, (1979 : 139) et «Timisgida tan Essuq» par F. Rodd (données inédites) ; dans les deux cas la traduction en est «mosquée du marché» : l'appellation hausa tend à remplacer le terme tamasheq.

38. Egyptiennes, Andalouses (?), Marocaines, Lybiennes, Mozabites etc.

39. A Agadez même, cette influence est très sensible dans l'architecture domestique récente (façades des maisons, etc.)

40. Avec plus ou moins de nuances : M. Mercier, 1928 : 423 ; Y. Urvoy, 1955 ; R. Mauny, 1961 ; S. Denyer, 1978 ; A. Adamou, 1979 ; et surtout la plupart des ouvrages généraux sur le Sahara, déjà anciens et qu'on ne saurait citer tous ici.

*Plan des oratoires*<sup>41</sup>.

Un des éléments constants de l'architecture religieuse des franges nord et sud du Sahara paraît bien être le plan barlong aux travées étroites et parallèles au mur de *qibla* ; à ce titre la mosquée d'Agadez ne fait pas exception. Les exemples sont légion, en Mauritanie comme au Mali<sup>42</sup> et même au M'Zab<sup>43</sup>.

Dans cette dernière région, pourtant, les proportions ont parfois tendance à s'inverser et le mur de *qibla* à devenir le petit côté de l'oratoire<sup>44</sup> ; on assiste parfois même à la formation de monuments littéralement imbriqués<sup>45</sup>.

Remarquons que des plans plus profonds que larges ont cependant existé, exceptionnellement il est vrai, aux limites de la zone saharienne et à l'Ouest de celle-ci, à Koumbi Saleh (R. Mauny, 1961 : 473), ou plus récemment à Niani-Mali (W. Filipowiak, 1979 : 207).

Si le plan barlong généralement adopté dérive, évidemment, de celui mis en œuvre dès les débuts de l'Islam à la grande mosquée de Médine (J. Sauvaget, 1947), il n'est pas possible de définir par quels intermédiaires celui-ci s'est répandu à travers le Sahara. L'intervention pour certains monuments d'un architecte poète hispano-maghrébin Es Saheli (Tarikh es-Soudan, 1900 : 14) ne peut être considérée que comme couverture symbolique d'une réalité plus difficile à saisir, même si ce type de plan aux travées parallèles à la *qibla*, parfois qualifié d'andalou, devient fréquent, au Maroc par exemple, sous la dynastie mérinide à partir du XIV<sup>ème</sup> siècle.

En tout état de cause, la construction quasi systématique de ces travées étroites et parallèles peut s'expliquer assez simplement par les contraintes imposées par les matériaux, terre crue et bois de faibles dimensions (L. Prussin, 1973)<sup>46</sup>, ou du moins par leurs modes d'utilisation traditionnels : là où la pierre apparaît, comme en Mauritanie (et dans une certaine mesure, le *timchent* au M'Zab), des variations de plan se font sentir (rétrécissement relatif du mur de *qibla*, construction de véritables piliers, souvent de plan circulaire, etc) ; il en est de même là où, par un saut technologique, le mode d'utilisation change (généralisation de la «voûte» hausa au Sud du Niger, par exemple).

Si la structure première du plan de la mosquée d'Agadez ne diffère en rien d'une «norme» assez générale à l'architecture religieuse musulmane du Sud du Sahara, deux particularités pourtant méritent d'être soulignées.

La première est la hiérarchisation des éléments décoratifs ou constitutifs (forme et dimensions des ouvertures entre travées) particulièrement nette

41. Nous nous intéresserons essentiellement au plan des premier et deuxième états de l'oratoire principal, sans tenir compte des salles latérales qui leur sont postérieures (fig. 2)

42. Th. Monod, 1948 : 150-158 ; R. Mauny, 1951 : 903-908 ; R. Mauny 1961 : div. ; J. Devisse, 1983 : 19 ; J. Corral, 1984.

43. Y. Bonete, 1960-61 ; J. Schacht, 1957 ; C. et P. Donnadiou et H. et J.M. Didillon, 1977.

44. C. et P. Donnadiou et H. et J.M. Didillon, 1977 : pl. 220, 238, 239.

45. C. et P. Donnadiou et H. et J.M. Didillon, 1977 : pl. 181 et 242.

46. Dans la mosquée d'Agadez, la valeur moyenne de la largeur des travées est de 2,08 m. A Ouargla des contraintes du même type amènent à un module de 3,50 m (J. Lethielleux 1983 : 93), mais les poutres de palmier permettent une plus grande portée. Ainsi dans les salles modernes de la mosquée d'Agadez où les nefs sont larges de 4,00 m. environ.

dans le premier état de la mosquée (fig. 2 et 4a), qui aboutit à la création d'un axe de symétrie perpendiculaire à la *qibla*. Il est permis de voir là un ultime avatar du schéma en T, développé par les Almohades mais dont les prémices apparaissent très tôt dans les grandes mosquées majeures de l'Islam d'Occident, Cordoue et Kairouan (C. Ewert et J.P. Wisshak, 1981). Jusqu'à présent une telle constatation n'a été effectuée pour aucune autre mosquée saharienne publiée. Mais sans doute les données archéologiques accessibles sont-elles encore incomplètes.

La deuxième particularité concerne les proportions du plan de la mosquée. Une étude systématique de celles-ci, pour l'ensemble des oratoires de la région d'Agadez et de l'Aïr, nous a en effet permis de mettre en évidence une constante du rapport largeur/longueur ( $1/L$  voisin de 0,56)<sup>47</sup>, qui ne se retrouve en aucun cas dans le groupe plus général des monuments construits dans les autres zones sahariennes et sahéliennes<sup>48</sup>.

L'hypothèse d'une école architecturale localisée à cette région du Niger semble alors se préciser, hypothèse en faveur de laquelle nous apporterons plus loin d'autres arguments.

### *Origine du minaret.*

Nous avons déjà abordé, à propos des mosquées d'Azelik-Takadda, le problème de l'apparition du minaret aux franges de l'Aïr, et plus généralement dans la zone sud saharienne (P.A.U., IV 1985). Aussi ne reprendrons-nous que succinctement l'ensemble des données.

Rappelons, avant tout, l'hypothèse généralement admise de l'origine malienne de cette forme architecturale, sous l'influence des grandes mosquées de Tombouctou et de la tour de l'Askia Muḥammad de Gao. Or, si cette hypothèse ne peut être définitivement exclue, elle n'est, en réalité, pas démontrable, tandis que plusieurs arguments tendent même à s'y opposer.

Une première constatation est que chacune des mosquées maliennes concernées a été totalement reconstruite à la fin du XVI<sup>ème</sup> ou au XVII<sup>ème</sup> siècle : à Tombouctou, la mosquée de Djinguereber (v. 1325 ?) l'est en 1570, l'ancien minaret ayant même été démoli<sup>49</sup> ; la mosquée de Sankoré (entre 1325 et 1463 ?) est réédifiée en 1578 ou 1581-82, et sa tour s'écroule, en tous cas, en 1678<sup>50</sup> ; enfin, la mosquée de Sidi Yaḥyā (v. 1440 ?) est entièrement restaurée en 1577-78 (Tarikh es-Soudan, 1900 : 179). A Gao enfin, la tour de l'Askia Muḥammad a dû être édifiée entre 1538 et 1591 (R. Mauny, 1950 : 67). D'ailleurs, il faut bien l'admettre, la mosquée du «vieux Gao» qui, elle, est

47. Ce rapport est, dans le cas d'Agadez celui des côtés de l'état primitif de l'oratoire ( $1/L = 0,53$ ). Pour l'ensemble de la région ont été prises en compte les mosquées d'Azelik - Takadda, Aboraq, Tegidda n Tagayt, Tebangant, Shin Walemban, Amasara, dont les plans ont été relevés par nous ; celles d'Asodé et autres villages de l'Aïr, présentées par F. Rodd (1926) ; enfin celles de Tagamak et Anisaman (?) publiées par H. Lhote (1975).

48. On verra la discussion détaillée dans P.A.U., 1985.

49. Tarikh el-Fettach, 1914 : 222, Tarikh es-Soudan, 1900 : 177 et 330.

50. Tarikh es-Soudan, 1900 : 18, Tarikh el-Fettach, 1914 : 222 et Tedzkiret en-Nisian 1914 : 57-58.

bien antérieure (1324 ?) paraît n'avoir jamais comporté de minaret (R. Mauny, 1951 et C. Flight, 1975).

S'il est alors possible que ces monuments aient été, dès l'origine, pourvus d'une tour<sup>51</sup>, une étude archéologique resterait à le démontrer et, dans ces conditions, ce sont les moquées d'Azelik-Takadda (avant 1515 ?) qui deviennent les plus anciennes mosquées à minaret de terre crue du Sud saharien.

Enfin, dernière remarque, les formes et les proportions de ces minarets (tardifs) actuellement conservés au Mali sont assez distinctes de celles de celui d'Agadez : pyramides à gradins successifs à Gao principalement (où l'emprise au sol de la tour de l'Askia Muhammad est de l'ordre de grandeur de la hauteur de celle-ci), lanternon sommital à Djinguereber de Tombouctou (influence maghrébine ?), ou, enfin, confusion du minaret avec pilastres et contreforts à Djenné<sup>52</sup>.

Finalement, c'est, une fois encore, au M'Zab que se rencontrent les éléments de comparaisons les plus naturels de la mosquée d'Agadez<sup>53</sup>. A Ghardaïa et dans les autres centres de la pentapole, se retrouvent ces mêmes monuments élancés, légèrement pyramidaux, dont le sommet est marqué par les coins dressés de la plate-forme. Les similitudes sont trop frappantes pour qu'il soit besoin d'insister<sup>54</sup>. Si l'influence du M'Zab sur Agadez est ainsi clairement suggérée, encore une fois elle ne pourra pas être prouvée : c'est que subsiste le problème de l'antériorité du minaret mozabite.

En effet, alors que la mosquée de Ghardaïa est datée de 1053 (M. Mercier, 1928 : 424), aucune étude archéologique ne vient y confirmer l'ancienneté de ce dernier élément. D'ailleurs, elle en présente deux, dont l'un, le plus important, est de construction relativement récente. Cette imprécision dans les datations des mosquées du M'Zab se retrouve dans chacune des villes de la pentapole, ainsi à Bou Noura (Y. Bonete, 1960-61) ou à El Ateuf (G. Bisson, 1962).

Nous conserverons, cependant, en première hypothèse, et en particulier parce que celle-ci va dans le sens de nos connaissances de l'islamisation de l'Afrique saharienne, l'antériorité des minarets mozabites sur ceux d'Agadez et d'Azelik-Takadda<sup>55</sup>.

51. D'après R. Mauny, 1952 : 902, citant le *Tarikh es-Soudan* (1900 : 16), Mansa Musa aurait construit vers 1325 le minaret de la grande mosquée de Tombouctou. On en ignore, bien sûr, forme et proportions.

52. On ne peut faire intervenir, non plus, les minarets «yoruba» et «peul» présentés par J. Schacht (1954), sans doute plus tardifs et parfois constitués de deux troncs de pyramide superposés non plus que les minarets «hausa» d'un type voisin (S. Denyer, 1978 : 173).

53. Cette constatation n'est pas nouvelle, mais M. Mercier (1928 : 423 et 427), par exemple, suppose que l'influence s'est faite par le biais du Mali.

54. Un autre trait commun est le respect et l'entretien de minarets ruinés à Bou Noura (Y. Bonete, 1960-61), Ouargla (J. Lethielleux, 1983 : 194) comme à Agadez (cf. supra).

55. Voir, J. Cuoq, 1983. D'autres remarques ne vont pas dans le même sens : peut-on, par exemple considérer comme significatif que l'usage du *timchent* et de la pierre, au contraire de celui de la terre crue, n'impose absolument pas la forme pyramidale des minarets du M'Zab.

*La mosquée d'Agadez, monument majeur de l'Islam saharien*

Finally, this first study of the mosque of Agadez has allowed us to obtain two series of important results. The first deals with the evolution of the architecture of the mosque properly said, and thus with the history of the city itself, while the second concerns the place of this monument at the margins of the Aïr in the more general panorama of the «Sudanese» architecture. From a methodological point of view, we have been able to show, in this way, how the attentive observation of a monument and the simple collection of elementary metrological data, associated with the critique of a few textual data and traditions, can effectively relay an archaeological research in the strict sense (excavation, removal of coatings, etc.), when the latter is impossible to carry out.

*Chronologie de la mosquée d'Agadez*

Let us recall the evolution of the mosque of Agadez as we have been able to reconstitute it:

— before 1449 a first mosque was built, corresponding to the western part of the main oratory; it has no minaret but presents a clear hierarchization of architectural forms. It is without doubt the one that Jean Léon l'Africain saw.

— around 1500 or 1515 the eastern enlargement was built, in which the presence of a *maqṣūra* illustrates the definitive affirmation of the power of the sultan. A minaret was raised on the axis of the *miḥrāb*. This is, most probably, the phase attributed to the semi-legendary Zakarīyā' ben 'Abdullah.

— 1515: construction of the sultans' tombs<sup>56</sup>.

— 1847: after a long period during which the side rooms, the current minaret and the southern wall of the oratory were reconstructed. This is the monument as seen by H. Barth (S. Bernus 1972) and, in the contemporary rooms (1977-78), as it is preserved.

Let us underline once again how each of these architectural stages takes account of the links between political and spiritual power and bears the stamp of the dynasty of the sultans of the Aïr.

*L'architecture de la mosquée d'Agadez : traditions locales et influences mozabites.*

The conclusions to which we have come as regards the place of the mosque in the «Sudanese» and «Saharan» architectural currents are just as numerous as the directions of research that they suggest. We will not, here, summarize them.

56. If one admits that the eastern enlargement is also of 1515, it would then be immediately posterior to the erection of the sultans' tombs.

Au sein de l'ensemble des monuments religieux musulmans du Sud du Sahara, dont elle présente la plupart des caractères généraux (formes et matériaux, plan barlong, etc.), la mosquée d'Agadez paraît se distinguer pourtant par sa participation à une école architecturale locale propre à l'Aïr et à sa bordure, jusqu'ici jamais définie (proportions de la salle de prière, formes décoratives – telles que les arcs outrepassés axiaux du premier état du monument et celui de la *maqṣūra* du second état, etc.)<sup>57</sup>.

Lorsqu'elles ne sont pas seulement le résultat complexe des traditions diverses propres à un fond commun à l'Occident musulman (travées parallèles à la *qibla*, à l'image de la mosquée de Médine ; valorisation du plan selon un schéma en T, par la hiérarchisation des ouvertures, d'origine almohade -?-, etc.), les influences extérieures décelables dans l'architecture de la grande mosquée sont essentiellement d'origine ibadite<sup>58</sup>. C'est en particulier au M'Zab que notre monument dut emprunter la structure de son minaret.

Soulignons que ces influences durent se faire directement sans le détour généralement admis du Mali<sup>59</sup>, puisque, nous l'avons dit, la mosquée d'Agadez est la seule, avec les mosquées d'Azelik-Takadda à conserver les vestiges d'un minaret de la fin du XV<sup>ème</sup> ou du tout début du XVI<sup>ème</sup> siècle, les tours des mosquées maliennes étant, dans leur état actuel, bien postérieures. Ceci fournit un indice important pour l'histoire de l'islamisation de cette région et pour évaluer le rôle joué par les communautés ibadites.

Une autre donnée intéressante touchant à ce même thème est l'ensemble des traditions associées à Ngib, au génie serpent qu'il détruisit et au *miḥrāb* condamné, servant actuellement de *minbar*. Elles sont peut-être comparables à celles concernant la fondation de la ville de Makari (Cameroun) lors de laquelle le corps d'un serpent est découpé et les différents tronçons enterrés aux principaux points de la ville, les viscères sous le palais du chef (J.-P. Lebeuf, 1962 : 76). Il ne fait guère de doute qu'il y ait là le rappel d'un culte pré-islamique pratiqué à l'endroit même qu'est venu occuper la mosquée d'Agadez.

S'il fallait, enfin, définir une priorité dans la poursuite de cette recherche sur l'architecture religieuse du Niger, il conviendrait sans doute de reprendre l'étude des monuments de l'Aïr proprement dit, et, en particulier, celle de la mosquée d'Assodé, en comparaison avec les données obtenues à Agadez (F. Rodd, 1926). En effet, Assodé, aujourd'hui ruinée mais il y a un siècle encore important centre, conserve sa mosquée dont le plan rend compte d'une évo-

57. Un autre caractère pourrait être justement la présence du minaret à Agadez, Azelik-Takadda et Assodé, alors qu'un peu plus tard d'autres mosquées de la région n'en possèdent plus (Aboraq Tebangant, Tegidda n Tagayt, etc.).

58. Cette influence ibadite ne doit pas être confondue avec celle, sans doute plus tardive, surtout décrite par J. Schacht (1954, 1957a et 1957b), décelable au *miḥrāb* plat et au type de *minbar*.

59. Peut-on invoquer une influence ibadite orientale, par Ghadames ? C'est ce que semble suggérer la tradition rapportée par A. Adamou (1979 : 60), faisant venir Zakariyā' de Ghadames. L'absence de données de comparaison empêche de conclure : le Djebel Nefusa, en particulier, a fait l'objet de recherches historiques, mais R. Basset (1899) ne donne aucun détail sur la construction des sanctuaires dont il rapporte l'histoire.

lution complexe et dont le minaret reste le seul, avec celui d'Agadez, toujours en élévation dans la région. Les caractères de l'école architecturale évoquée plus haut seraient ainsi précisés.

*Patrice Cressier*

*C.N.R.S., U.A. 1000 (Archéologie de l'occupation du sol et des structures d'habitat au Moyen-Age) / Casa de Velasquez – Madrid.*

*Docteur de 3<sup>e</sup> Cycle en Géophysique et Histoire de l'Art et Archéologie. Recherches sur le monde musulman médiéval d'Occident (organisation des territoires, évolution du peuplement, etc.) : Espagne musulmane, Maghreb, Niger.*

*Suzanne Bernus*

*C.N.R.S., U.M. 0016 (Laboratoire d'Anthropologie Sociale), Paris.*

*Ethnologue. Recherches sur les sociétés touarègues, et sur l'histoire du peuplement du Sahel nigéro-malien.*

## BIBLIOGRAPHIE

- ADAMOU, A.,  
1979 *Agadez et sa région*, Etudes Nigériennes, 44.
- JEAN LÉON L'AFRICAIN,  
1956 *Description de l'Afrique*, trad. A. Epaulard, Paris. Maisonneuve.
- BASSET, R.,  
1899 «Les sanctuaires du Djebel Nefousa», *Journal Asiatique*, 13 et 14, p. 423-470 et 88-120.
- BERNUS, S.,  
1972 *Henri Barth chez les Touaregs de l'Air*. Etudes Nigériennes 28.
- BERNUS, S. et P. GOULETQUER,  
1976 «Du cuivre au sel». Recherches ethno-archéologiques sur la région d'Azelik (campagnes 1973-1975)», *Journal des Africanistes*, 46, 1-2, p. 7-68.
- BISSON, G.,  
1962 «Destruction d'une ancienne mosquée à El Ateuf (Mzab)», *Travaux de l'Institut de Recherches Sahariennes*, 21, p. 215-217.
- BONETE, Y.,  
1959 «Contribution à l'étude de l'habitat au M'zab», *Cahiers des Arts et Techniques d'Afrique du Nord*, 5, p. 37-46.  
1960-61 «Notes sur l'architecture religieuse au M'zab», *Cahiers des Arts et Techniques d'Afrique du Nord*, 6, p. 88-102.
- CENTRE DE CRÉATION INDUSTRIELLE (C.C.I.) DU CENTRE GEORGES POMPIDOU,  
1982 *Des architectures de terre ou l'avenir d'une tradition millénaire*, Paris.
- CORRAL, J.,  
1984 *Ciudades antiguas de Mauritania y decoracion hispano-maghibi*. Tesis Doctoral Escuela Técnica Superior de Arquitectura, Madrid.
- CRESSIER, P.,  
1982 «Architecture religieuse à Agadez et dans l'Air» *Journal des Africanistes*, 52, p. 171-172.
- CUOQ, J.,  
1975 *Recueil des sources arabes concernant le Bilad al-Sudan*. Paris, CNRS.  
1984 *Histoire de l'Islamisation de l'Afrique de l'Ouest, des origines à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle*. Paris, CNRS.
- DENYER, S.,  
1978 *African Traditional Architecture. An historical and geographical perspective*. Londres, Heinemann.
- DEVISSE, J.,  
1983 *Introduction à Tegdaoust III. Recherches sur Aoudaghost. Campagnes 1960/65. Enquêtes générales*. Paris, ADFP.
- DONNADIEU, C. et P. & DIDILLON, H. & J.M.,  
1977 *Habiter le désert. Les maisons mozabites*. Bruxelles.
- DUBOIS, F.,  
1897 *Tombouctou la mystérieuse*. Paris, Flammarion.
- EWERT, C. et J.-P. WISSHAK,  
1981 *Forschungen zur Almohadischen Moschee.I*. Madrider Beiträge, Mainz am Rhein.
- FILIPOWIAK, W.,  
1979 *Etudes archéologiques sur la capitale médiévale du Mali*. Museum Narodowe w Szczecinie.
- FLIGHT, C.,  
1975 «Gao, 1972 : First Interim Report. A preliminary investigation of the cemetery at Sané», *West African Journal of Archeology*, 5, p. 81-90.
- LEBEUF, J.-P.,  
1962 *Archéologie tchadienne. Les Sao du Cameroun et du Tchad*. Paris, Hermann.

- LETHIELLEUX, J.  
1983 *Ouargla, cité saharienne, des origines au début du XXe siècle*. Paris.
- LHOTE, H.,  
1975 «Nouvelle contribution à l'histoire des sultans de l'Aïr», *Notes africaines*, 148, p. 102-109.
- LHOTE, H. et S. BERNUS,  
1985 «Agadez» in *Encyclopédie Berbère* II, Aix en Provence, sous presse.
- MAUNY, R.,  
1950 «La tour et la mosquée de l'Askia Mohammed à Gao», *Notes Africaines*, 47, p. 66-67.  
1951 «Notes d'archéologie au sujet de Gao», *Bulletin de l'I.F.A.N.*, XIII, 3, p. 837-852.  
1952 «Notes d'archéologie sur Tombouctou», *Bulletin de l'I.F.A.N.*, XIV, 3, p. 899-918.  
1955 «Notes d'histoire et d'archéologie sur Azougui, Chinguetti et Ouadan», *Bulletin de l'I.F.A.N.*, XVII, 1-2, p. 141-162.  
1961 *Tableau géographique de l'Ouest africain au Moyen Age, d'après les sources écrites, la tradition orale et l'archéologie*, Mémoire I.F.A.N. 61. Dakar.
- MERCIER, M.,  
1928 «Notes sur une architecture berbère saharienne», *Hesperis*, VIII, p. 413-429.
- MONOD, Th.,  
1948 «Sur quelques constructions anciennes du Sahara occidental», *Bulletin de la Société Géographique et Archéologique de la Province d'Oran*, Journées Sahariennes, 68, 16, p. 23-52.
- NORRIS, H. T.,  
1975 *The Tuaregs. Their islamic legacy and its diffusion in the Sahel*. Londres, Aris et Philips.
- PROGRAMME ARCHÉOLOGIQUE D'URGENCE (P.A.U.) 1977-1981.  
1983 *La Région d'In Gall – Tegidda n Tesemt (Niger)*. ATLAS. Etudes Nigériennes 47.  
1985 *La Région d'In Gall – Tegidda n Tesemt (Niger)*. IV. *Azelik-Takadda et l'implantation sédentaire médiévale*. Etudes Nigériennes 51.
- PRUSSIN, L.,  
1968 «The architecture of Islam in West Africa», *African Arts*, 1 p. 32-35 et 70-74.  
1970 «Sudanese Architecture and the Manding», *African Arts*, 3 p. 13-19.  
1973 *The architecture of Djenné : African synthesis and transformation*. Yale University, Ph. D. Thesis.
- RAVÉREAU, A.,  
1981 *Le M'Zab, une leçon d'architecture*. Paris, Sindbad.
- ROCHE, M.,  
1970 *Le M'Zab*. Paris.
- RODD, F.,  
1926 *People of the Veil*. Londres, Mac Millan.
- inédit – Documents appartenant à la Royal Geographical Society de Londres : R.G.S. Archives Library, Mss. Francis Rodd (Lord Rennel of Rodd), vol. II et 9.
- SAUVAGET, J.,  
1947 *La mosquée omeyyade de Medine. Etude sur les origines architecturales de la mosquée et de la basilique*. Paris.
- SCHACHT, J.,  
1954 «Sur la diffusion des formes d'architecture religieuse musulmane à travers le Sahara». *Travaux de l'Institut de Recherches Sahariennes* XI, p. 11-27 (voir aussi id. XVII, 1958, p. 221-222).  
1957a «Notes mozabites», *Al Andalus*, XXII, p. 1-20.  
1957b «An unknown type of minbar and its historical significance», *Ars Orientalis*, II, p. 149-173.

- SOUHLAL, A.,  
 1979 *Mosquée d'Agadez, Plan Général*, Agence de Coopération Culturelle et Technique, Protection du Patrimoine Culturel et Arts Populaires ; République du Niger, Ministère de la Jeunesse, des Sports et de la Culture.
- TARIKH EL FETTACH, (*fi Akhbâr el Bouïldan oual-Djouyouûch oua-Akâbir en Nâs*)  
 1913-14 ou chronique du chercheur pour servir à l'histoire des villes, des armées, et des principaux personnages du Tekrour, par Mahmoûd Kâti ben El-Hâdj El-Mohaouakel Kâti, et l'un de ses petits-fils ; édité et traduit par O. Houdas et M. Delafosse. Paris, Adrien Maisonneuve. (nouv. éd. 1964).
- TARIKH ES-SOUDAN  
 1898-900 par Abderrahman Ben Abdallah Ben 'Imran Ben 'Amir Es-Saedi ; édité et traduit par O. Houdas. Paris, Adrien Maisonneuve (nouv. éd. 1964).
- TEDZKIRET EN NISAN (*fi Akhbar Molouk es-Soudan*)  
 1914 édité et traduit par O. Houdas. Paris, Adrien Maisonneuve (nouv. éd. 1966).
- URVOY, Y.,  
 1934 «Chroniques d'Agadez», *Journal de la Société des Africanistes*, IV, p. 145-177.  
 1955 *L'art dans le territoire du Niger*. Etudes Nigériennes, II.

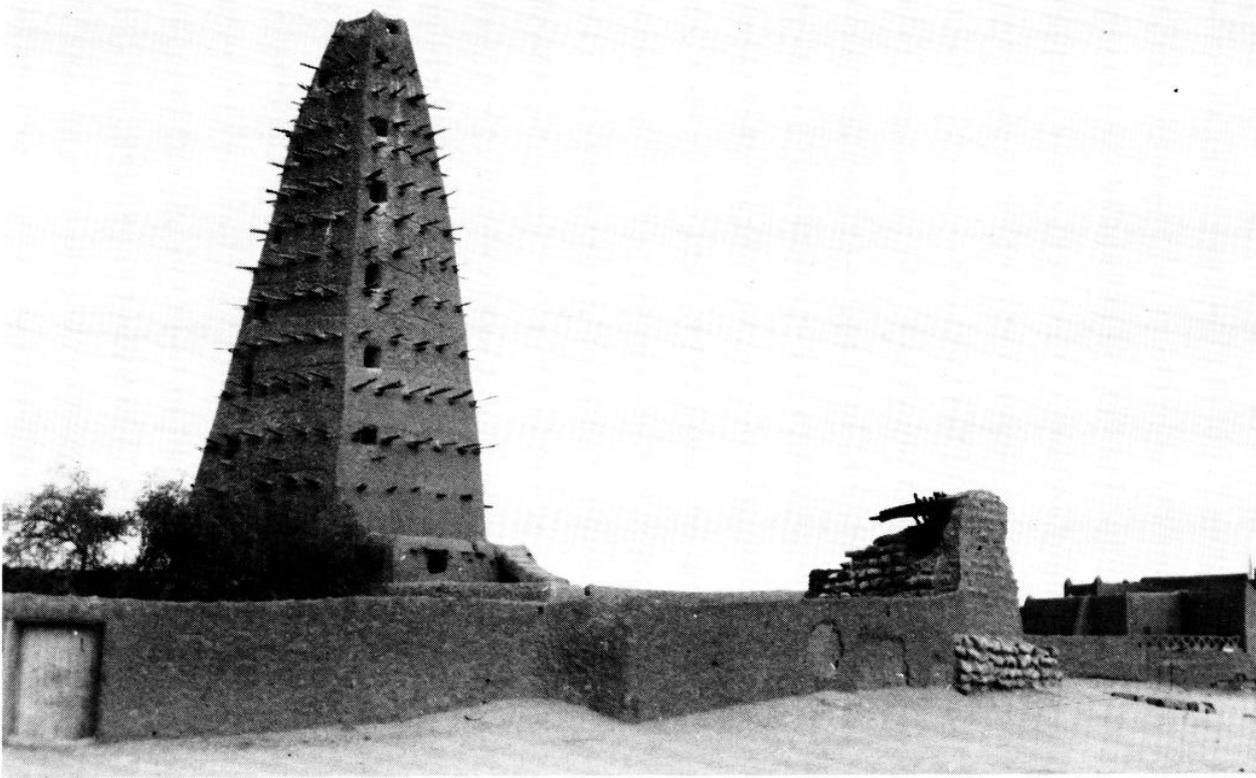
## Résumé

La collecte de données métrologiques élémentaires, associée à la critique des textes disponibles et des traditions recueillies, a permis de relayer une étude archéologique impossible à mettre en œuvre, et de faire apparaître le schéma évolutif de la grande mosquée d'Agadez, dans lequel les deux étapes principales dateraient de la première moitié du XV<sup>ème</sup> siècle et du premier quart du XVI<sup>ème</sup> siècle. A une forte originalité architecturale locale (Azelik-Takadda et Aïr) semble s'ajouter une influence ibadite, sans référence notable aux édifices maliens.

## Abstract

*The gathering of some elementary metric data connected with the available textual criticism and the collected traditions have to some extent served as substitute for an archaeological study which is impossible to undertake. This method has rendered possible the reconstruction of the evolution of the main Agadez mosque ; in such a diagram, the two main periods would date from the first middle of the fifteenth century and from the first quarter of the sixteenth century.*

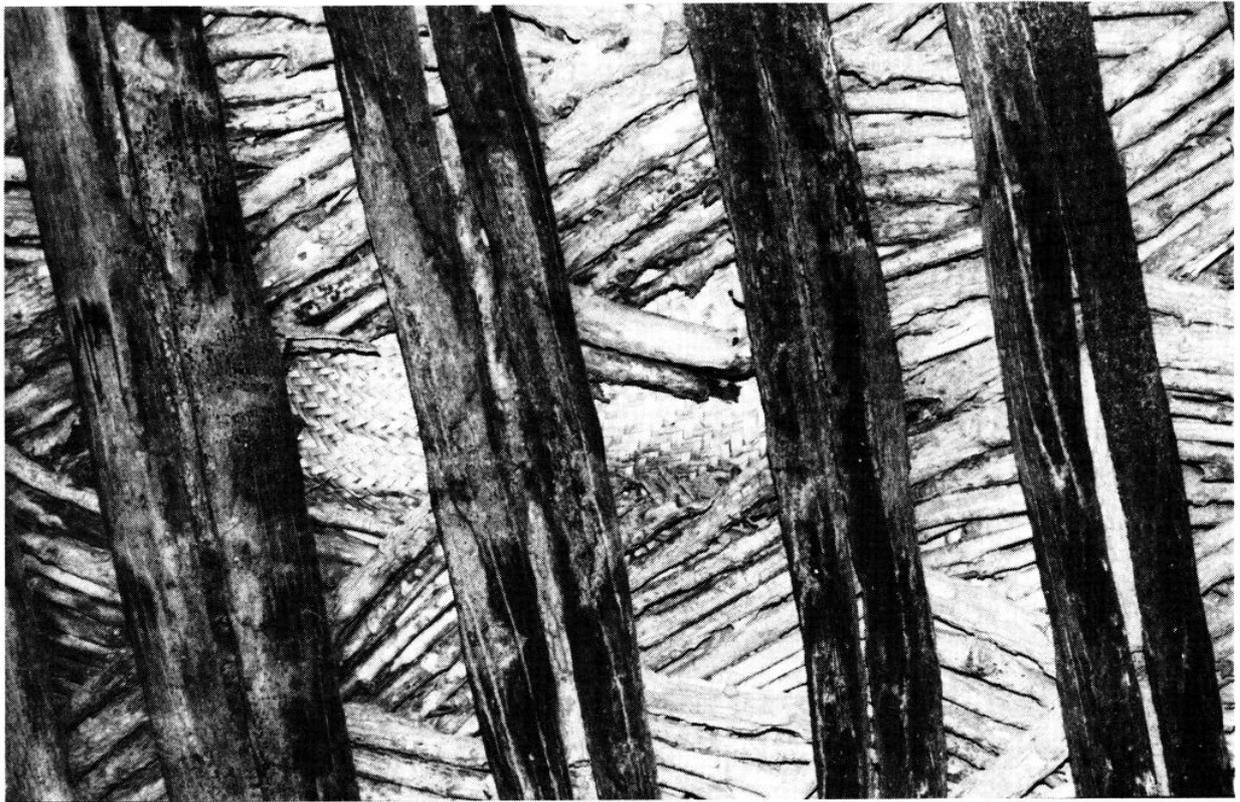
*Beside some strong local architectural features, an ibadite influence may be seen, without any worthy reference to the malian edifices.*



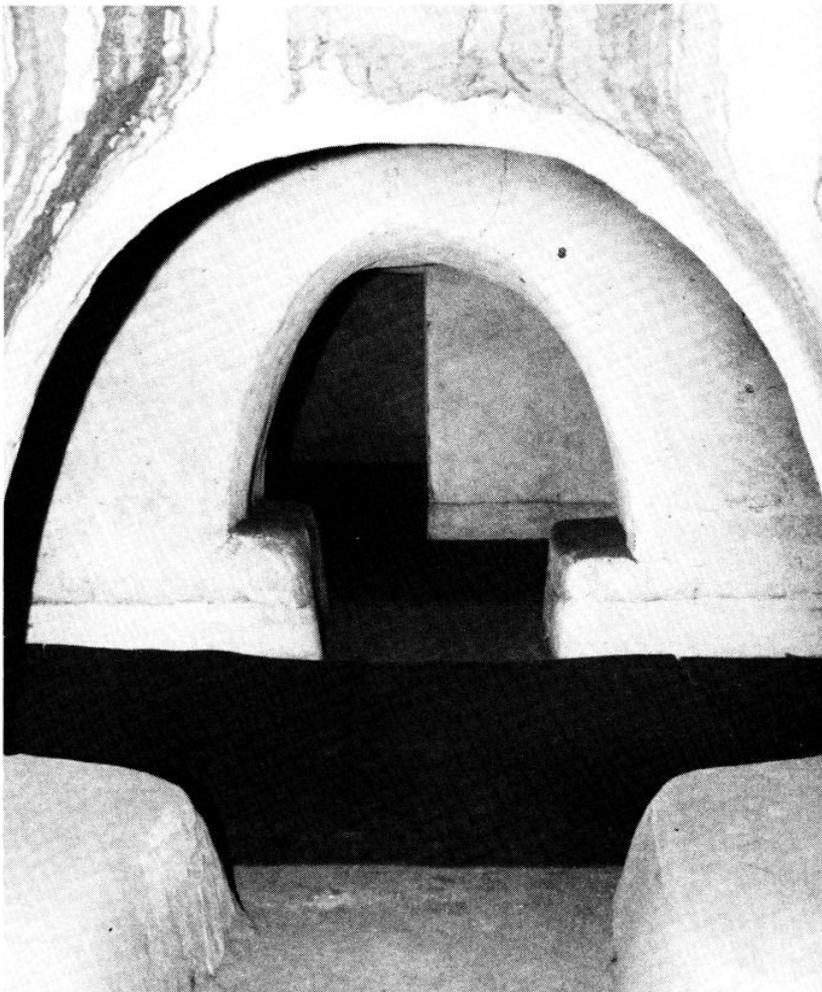
*Photo 1. Grande mosquée d'Agadez. Vue générale du Nord-Ouest. A droite ancien minaret ruiné, dont on aperçoit le soubassement de pierre. Au centre, à la base du minaret actuel, se distinguent la plate forme extérieure et son escalier d'accès. Depuis la prise de vue (1970), les arbres de la cour ont été abattus pour permettre la construction de la salle moderne ouest (1977-78).*



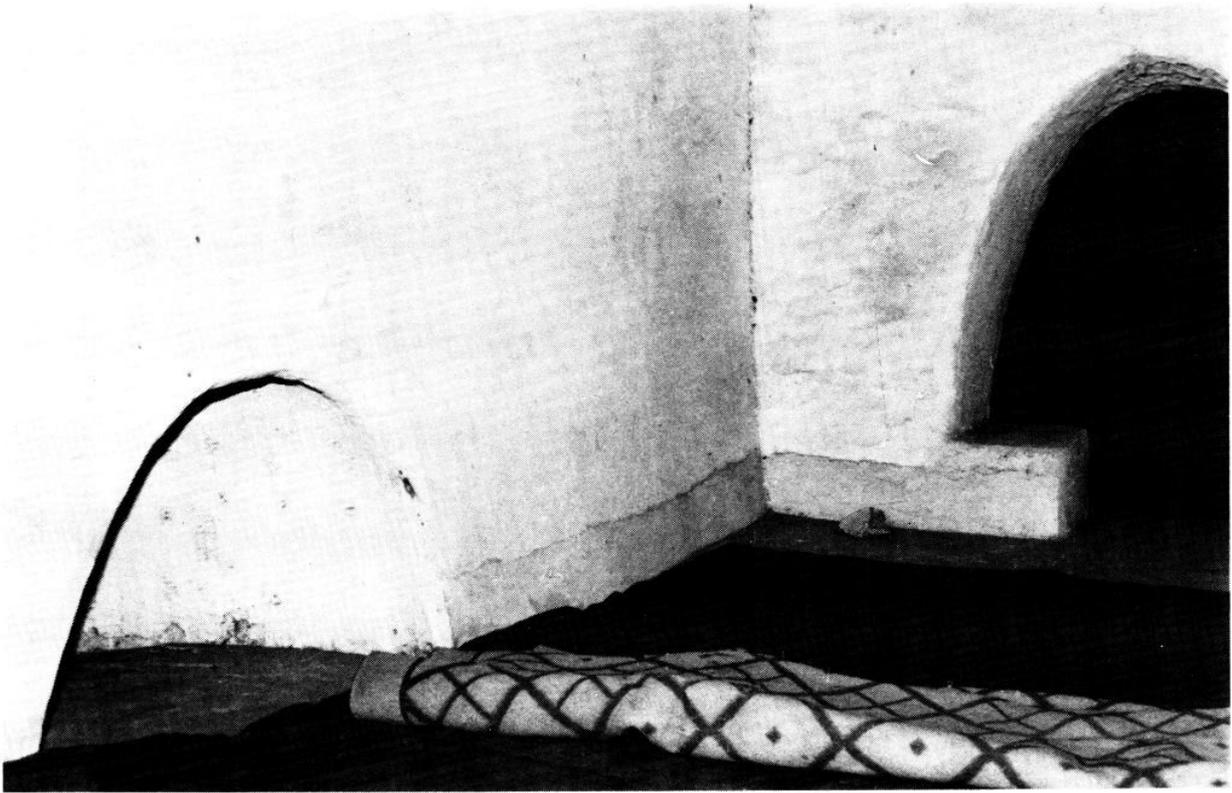
*Photo 2. Façade nord. Au premier plan, à gauche, porte par laquelle le sultan, venant du palais, pénètre dans la maqṣūra. A droite, se distingue à peine l'angle nord-ouest de la salle moderne ouest, dont la rectitude tranche avec le tracé plus souple du bâtiment ancien. Le crépi de la façade, assez érodé, fait apparaître les éléments végétaux qui entrent dans sa composition.*



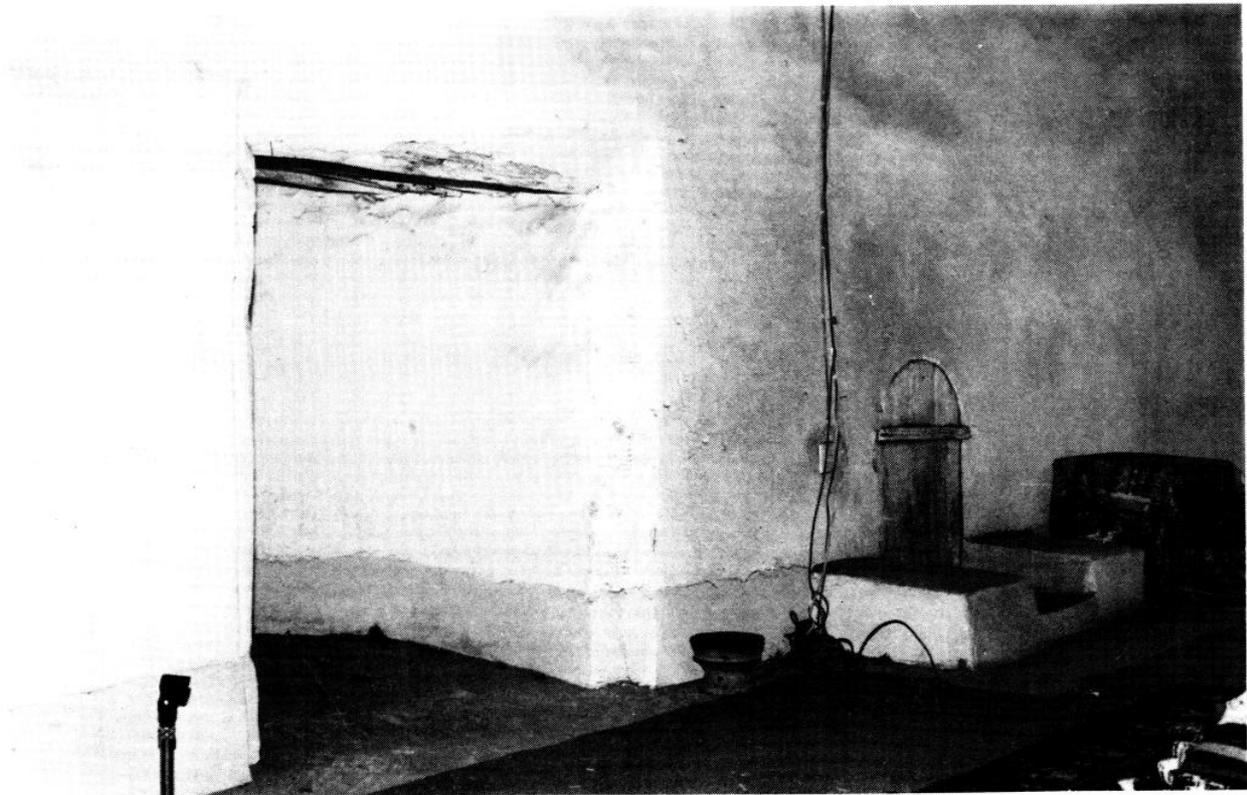
*Photo 3. Plafond de la maqṣūra : au-dessus des poutres en bois de palmier doum, les branchages sont disposés en chevrons, laissant parfois apparaître les nattes qui les recouvrent et sur lesquelles repose le banco qui constitue la toiture.*



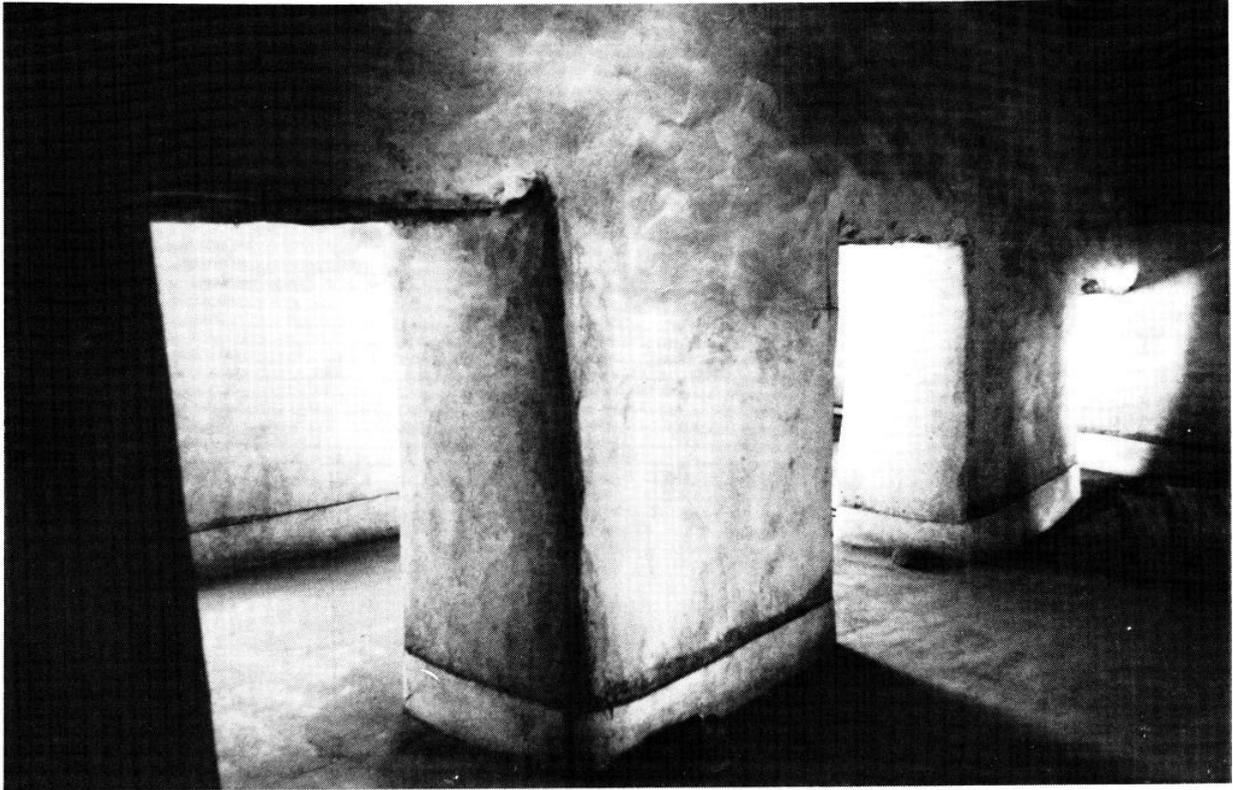
*Photo 4. Arcs outrepassés à piédroits surbaissés du premier état de l'oratoire principal, vus de l'Ouest. La symétrie est décalée vers le Sud dans l'agrandissement oriental, comme en témoigne le pilier venant barrer la perspective des deux arcs.*



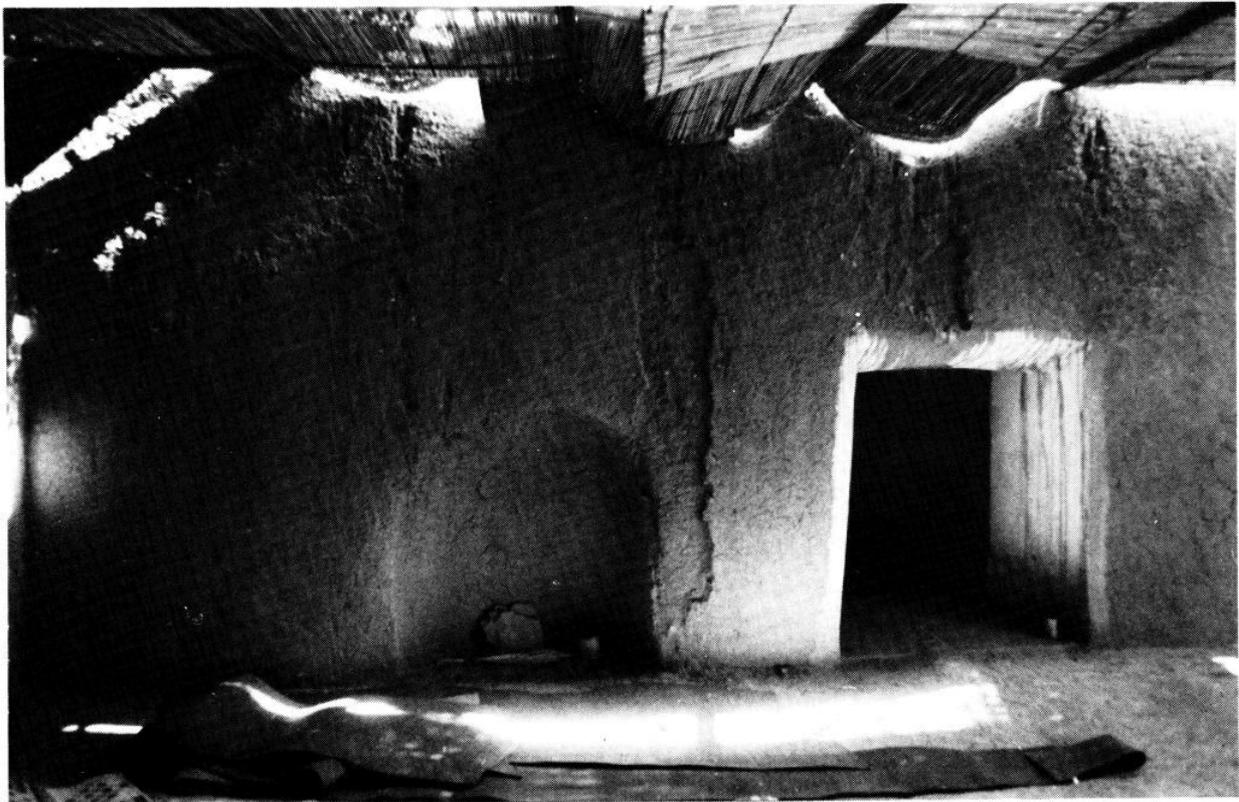
*Photo 5. Maqṣūra : au premier plan, à gauche, son mihrāb ; au fond, l'ouverture en arc outrepassé la faisant communiquer avec la partie publique de l'édifice.*



*Photo 6. Oratoire principal : le mihrāb (à gauche) et le minbar (à droite) construit en avant de la porte condamnant l'endroit où furent jetés les restes du «démon» tué par Ngib.*



*Photo 7. Salle latérale sud-ouest. On remarquera les ouvertures entre travées, rectangulaires, et l'irrégularité de l'épaisseur du mur dans lequel elles sont ménagées.*



*Photo 8. Cour sud : une des ouvertures d'accès à l'agrandissement oriental de l'oratoire principal, et mihrab extérieur, vus de l'ouest.*